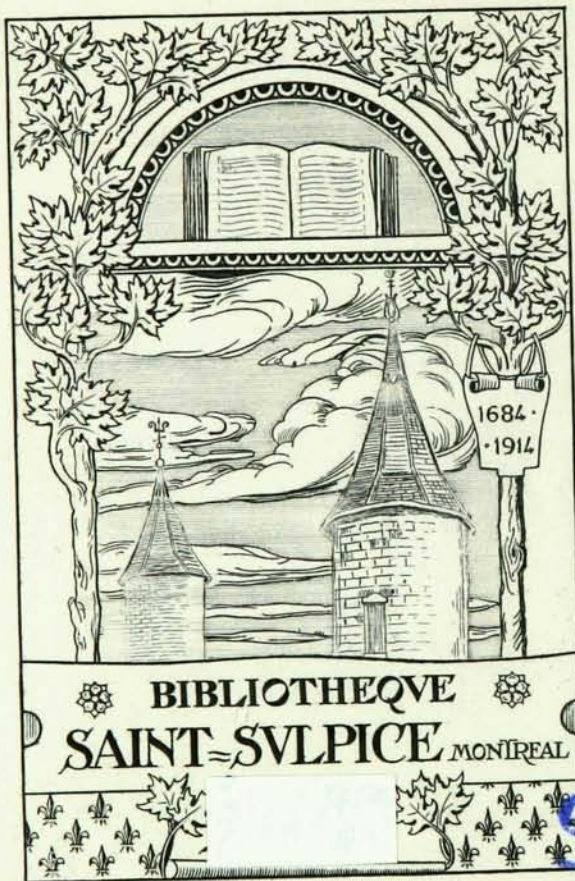




200



ER. BILODEAU

**AUTOUR
DU LAC SAINT-JEAN**



ÉDITIONS CASTERMAN

Miss F. L. L.

251

4.12

AUTOUR DU LAC SAINT-JEAN

152

20-11-56

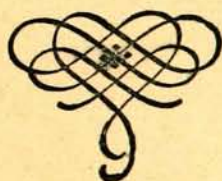
M. L. Lalle

Ernest BILODEAU

AUTOUR
DU LAC SAINT-JEAN

(PROVINCE DE QUÉBEC-CANADA)

IMPRESSIONS DE VOYAGE



BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

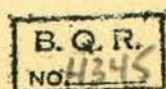
ÉDITIONS CASTERMAN

PARIS (VI^e), 66, Rue Bonaparte
TOURNAI (Belgique)

DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

3U08HTOL888
30PLU2-TMA2

F
5620
L32B5
Ts



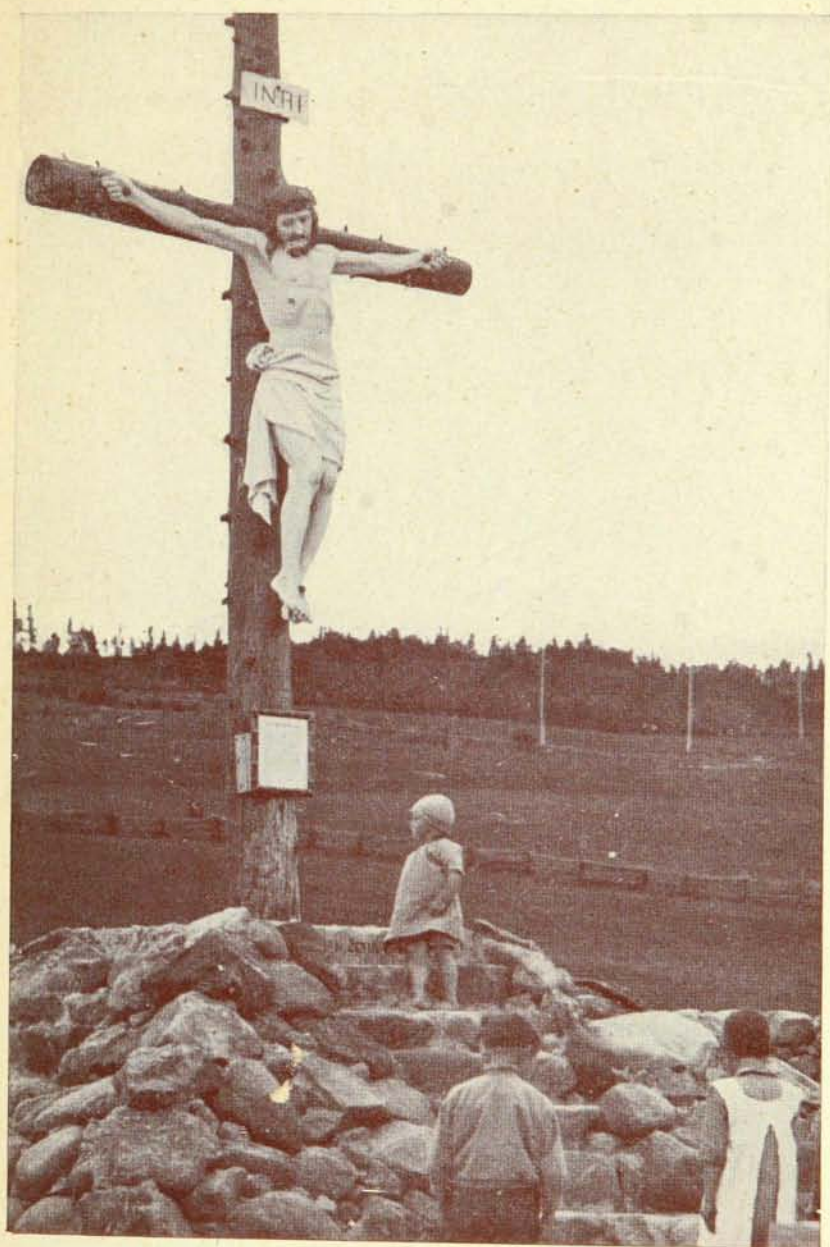


Photo Canadien-National.

CALVAIRE DANS LA RÉGION DE QUÉBEC.

I

EN ROUTE!

« Les millions américains ont pu harnacher le lac Saint-Jean, mais nous, nous l'avons bouclé ». Ainsi s'est exprimé l'un de nous, au moment de nous séparer à regret après avoir roulé pendant deux jours autour de la grande nappe d'eau quasi circulaire. Puis nous nous sommes serré la main et séparés en gare d'Hébertville, deux compagnons continuant vers Chicoutimi dans la chère « roulante », les deux autres revenant par le train vers Roberval et Québec. Mais si la tournée prenait fin, elle n'était pas pour cela oubliée et ne le sera de si tôt, si remplie d'amitié, d'intérêt et de renseignements. Aussi voudrais-je en consigner dans ce carnet quelques notes abrégées qu'il fera bon revoir plus tard.

Le premier miracle a bien été de nous voir réunis à Chicoutimi le matin du 6 juillet, comme il avait été espéré plutôt que formellement convenu. Comme les rois mages Melchior, Balthazar et Gaspard, nous sommes venus de loin, l'un partant d'Ottawa, l'autre de Montréal, et le pauvre Gaspard — on fait ce qu'on peut — des Trois-Rivières, humblement. L'étoile qui nous devait réunir était le carburateur de la *Buick* obligeante du prince des chauffeurs, Antoine Dubuc, fils de l'éminent financier et député fédéral de Chicoutimi, M.-J.-E.-A. Dubuc. Par l'influence occulte de Balthazar, homme de chemin de fer et de bateaux qui vont sur l'eau, M. Dubuc voulait bien ajourner pour quelques jours ses soucis d'administrateur-propriétaire de cinq cents milles de fils téléphoniques et de Directeur des demoiselles du Central, et nous conduire autour du Lac Saint-Jean par monts et par *veaux*...

*« Et les p'tits veaux disaient : « Maman,
Tout doux, tout doux, tout doucement,
Vois donc c'qu'y-z-ont l'air bête là-dedans,
Tout doux, tout doucement ».*

Cette citation... littérale n'ayant pour but que d'indiquer un peu le « climat » d'amicale gaieté qui a imprégné ce voyage, entre les étapes plus sérieuses qu'amenait la visite des vastes usines ou des imposants monastères rencontrés en cours de route. Mais foin des longues descriptions ou des rapports techniques; les ingénieurs en ont tant fait depuis dix ans que nous prendrons le luxe d'ignorer tous les millions et de dédaigner les plus fringants chevaux-vapeur. Et que la bonne roulotte *Albanel* nous conduise, sur les pas de son homonyme, à la re-découverte du Lac Saint-Jean agricole et industrialisé.

Mais avant d'aller au Lac Saint-Jean, il convient de se rendre compte que nous n'y sommes pas encore. Nous sommes à Chicoutimi-ville et dans Chicoutimi-comté, ce dernier avoisinant l'autre, auquel il a, du reste, en bonne partie donné naissance, la colonisation ayant procédé de Charlevoix à la Grande-Baie, comté de Chicoutimi, et de la Grande-Baie vers les belles terres du Lac; il est vrai que celles-ci étaient déjà appréciées et « attaquées » bravement par les vaillants colons du curé Hébert de la Rivière-Ouelle, auquel on inaugure juste aujourd'hui à

Hébertville un superbe monument. Vous y étiez, Gaspard, et nous en parlerez.

Chicoutimi? Le chemin de fer y arrive à rebours de l'histoire, c'est-à-dire après avoir tout d'abord longé le lac Saint-Jean, alors que les missionnaires découvreurs et les premiers colons arrivèrent plutôt par la rivière du Saguenay, via Tadoussac. Plus récemment, il y a cinquante ans à peine, Arthur Buies racontait être arrivé sur les hauteurs de Chicoutimi aux sons du tonnerre tout exprès déchaîné sur sa tête, et la foudre est sonore, dans ces rochers sauvages qu'adoucit un peu le cours des eaux profondes. Notre convoi d'acier débouche à peu près comme l'équipage du chroniqueur, mais sans le tyran romain — Néron — et le penseur grec — Horace (Dumais) — qui accompagnait celui-ci. Savoir si je suis beaucoup mieux nanti, avec une digestion fort compromise hier soir par les sables insidieux de Joliette, et un associé qui s'appelle comme le funèbre nautonier des rives du Styx. « Ombre de Pete Mac-Leod, revenez-vous encore? » Mais seul le vent du Nord erre dans la rue Racine à niveau traversée, et nous voici en gare au pied de quelque côte ardue et dépourvue de numéro ainsi que d'ascenseur.

Mais si la nature a fait de « Chek-8-timi » un nid d'aigle accroché à un cataclysme, ses habitants y ont apporté les plus belles vertus d'hospitalité : la *Buick* et son auteur étaient là tout prêts à nous enlever vers les plus hautes considérations. La tasse de café salvatrice que l'un de nous réclamait à grands cris depuis Arvida et le rang des Mathias, s'approchait à chaque tour de roue et fut bientôt humable et dégustable, après quoi la conversation cessa d'être unilatérale. Peu après, d'ailleurs on pouvait se rendre compte que vraiment ce grand projet de voyage se réalisait, que la session parlementaire avait pris fin, et que nous étions bel et bien à Chicoutimi, cette ville à laquelle il faut bien rendre justice, même si l'on a pu nourrir un jour contre elle quelques préjugés, nés du voisinage et d'une certaine émulation. Ils étaient du reste bien superficiels et tenant plutôt d'un amical esprit de taquinerie réciproque.

Chicoutimi offre en tout cas au visiteur un visage plein d'une énergique noblesse, quelle que puisse être la rudesse de certains de ses traits. La ligne forte des rochers et celle des rues qui les gravissent, les maisons perchées sur les plus hautes pointes, l'altitude impérieuse où se

posent la cathédrale, le séminaire et l'hôpital, tout concourt à donner une impression de vigueur naturelle, de force cosmique, acceptée, utilisée et mâtée par une énergie prête à toutes les luttes et à toutes les victoires. La ville capitale du royaume saguenayen a résumé dans son attitude la vertu essentielle de sa forte population. Et dans cette physionomie rien n'est plus essentiel, plus logique et plus expressif que la masse robuste de la cathédrale assise sur le roc immuable, avec les deux clochers puissants qui soutiennent l'austère façade avant de s'élancer vers le ciel infini. Car ce peuple de cent mille âmes en cinquante paroisses et davantage est accroché au catholicisme comme cette église-mère au rocher cyclopéen du Saguenay, et c'est ce qui donne à tous deux leur trait distinctif de force inébranlable.



II

CHICOUTIMI

Pour quiconque se souvient du Chicoutimi d'il y a vingt-cinq ou trente ans, incroyable est le progrès réalisé entre le somnolent village d'alors et l'ambitieux groupe urbain d'aujourd'hui. Nous n'étudierons pas cependant l'histoire industrielle de Chicoutimi, laquelle s'apparente largement, du reste, à la carrière d'un homme remarquable dont nous aurons sans doute à reparler. Poursuivant donc notre programme, nous montons en auto après un déjeuner réconfortant, et le même guide obligeant nous annonce qu'il tourne sa proue roulante vers Port-Alfred et Bagotville. Et comme notre compagnon trifluvien est resté en passant aux fêtes d'Hébertville où il nous représente dignement, nous sommes enchantés de faire

partager notre hospitalité à un non moindre compagnon de rencontre que le distingué contrôleur général des finances du Canada, M. Georges Gonthier, qui, ne pouvant évidemment rester indifférent aux grands faits économiques qui s'élaborent ici, est venu leur jeter un regard analytique et expérimenté.

C'est une course d'une vingtaine de milles dans la direction générale du Saint-Laurent ou de Québec, en suivant le Saguenay, par conséquent une sorte de retour sur nos pas. Autrement dit, Port-Alfred est sur la Grande-Baie, où les bateaux touchent avant d'atteindre Chicoutimi; c'est un port à eau profonde admirablement situé et aménagé pour remplir son rôle de débouché maritime de cette vaste région. Avant d'y atteindre, cependant, nous traversons, sur une route superbe, un pays agricole des plus intéressants. Car l'agriculture ne le cède pas volontiers à l'industrie, dans Chicoutimicomté en particulier. C'est le pays des belles fermes établies sur des terres quelque peu accidentées mais d'une grande fertilité, et méthodiquement exploitées. Les familles fondées ici jadis par les vingt et un pionniers légendaires se sont agrandies, multipliées et accrochées

au sol, qui les en a richement récompensées. Le temps et la prospérité aidant, on a pu s'instruire davantage des besoins de la terre ou des méthodes meilleures de culture; ce sont aujourd'hui en bien des cas de véritables dynasties qui règnent sur les fermes et constituent les municipalités. Je le savais de vieille date, mais certains exemples précisent encore le tableau que je m'en faisais, particulièrement à la suite d'entretiens avec l'ancien député fédéral, feu le docteur Edmond Savard, qui ne tarissait pas sur ce sujet.

Ainsi, par exemple, de trois frères qui s'établirent, vers 1870, sur des terres neuves et boisées, avec leur seule hache de défricheur, et quelques centaines de piastres que leur prêtait leur frère l'arpenteur, M. Elzéar Boivin, aujourd'hui shérif de Chicoutimi et l'un des plus estimés citoyens de la région. Trente ans plus tard, devenu chef d'une grande maison d'affaires dont il s'agissait de prendre le contrôle, M. Boivin eut besoin d'emprunter cent mille dollars à la banque; et celle-ci accepta en principe l'endossement de ses trois frères sur un billet de cette somme. On me pardonnera, j'espère, cette indiscretion à propos d'un incident qui m'a toujours

émervillé. Le chiffre de cinquante mille dollars pour une ferme n'étonne personne dans le territoire que nous traversons en ce moment. Cela tient en partie à l'industrie laitière et à l'élevage du bétail de race pure, dont on voit ici des troupeaux superbes. On me cite en passant le cas d'un père de famille, j'ai toujours envie de dire d'un « chef dynastique » qui, ayant besoin d'établir l'un de ses fils, acheta la ferme de son voisin, au prix de quarante mille piastres et la paya comptant, sans se déranger ni emprunter de quiconque. Il est ici commun et ordinaire pour un cultivateur de posséder un capital disponible allant facilement de vingt-cinq à cinquante mille dollars en plus de sa propriété immobilière.

— Mais les fils, ai-je demandé, restent-ils sur la terre ou deviennent-ils commis de magasins et piliers de cinéma?

— N'ayez crainte, m'a répondu notre aimable eicerone, les fils succèdent au père, il s'en trouve toujours un, parfois le plus jeune, pour prendre la succession et la maintenir fermement, tandis que les autres ont été pourvus et organisés en quelqu'autre paroisse. Il y a huit localités nouvelles ouvertes à la colonisation depuis

une dizaine d'années; demandez-en plutôt des nouvelles à M. l'abbé Jean Bergeron, missionnaire-colonisateur.

Ce dernier prononçait justement le même jour, à Hébertville, à l'occasion du dévoilement d'un monument au fondateur du Lac Saint-Jean, M. l'abbé N.-T. Hébert, un discours claironnant et charpenté où nous puiserons en effet de fortes idées et de bons renseignements. Mais ces propos hâtifs nous ont amenés déjà en vue de la Grande-Baie, autour de laquelle s'échelonnent les villages de Bagotville et de Port-Alfred, ce dernier marqué surtout par la haute silhouette de la pulperie chimique qui l'anime, entourée de montagnes de billes de bois à pâte « qui invitent, a-t-on dit quelque part, la comparaison avec les pics élevés des Laurentides voisines ». En même temps, on nous fait remarquer la beauté du spectacle offert par la baie, grande échancrure liquide où vingt transatlantiques tiendraient à l'aise, tandis que sept d'entre eux, par jour, pourront être « manutentionnés » selon le terme courant. Ce matin cependant une brume épaisse et chaude rétrécit l'horizon et retient le regard sur les coteaux, la verdure et les troupeaux pâturent avec placidité. Je ne sais pas

pourquoi j'aime mieux cela encore, comme plus près de l'âme des ancêtres colonisateurs, que le triomphe de la mécanique qui se dresse ici à côté des champs, récompense de l'obscur et lent labeur des travailleurs de la terre. La récompense, c'est le sol généreux et le pain assuré, le confort obtenu et les enfants instruits; la misère éloignée et l'horizon plus grand, le cadet qui est prêtre et la fille au couvent. C'est, de toute façon, les âmes soutenues par la grâce du ciel et les faveurs d'En-Haut, fréquentes pour chacun et dans chaque foyer. Il règne en ce pays une piété intense, aussi bien chez les dirigeants que dans l'ensemble populaire; une organisation sociale multiforme, prévoyante, détaillée, s'étendant à tous les besoins ou pouvant s'adapter à tous éventuellement; mais avant tout religieuse, catholique, croyante et confiante. Le Saguenay agricole, et jusqu'ici l'industriel, est un réseau serré, une structure solide de catholicisme social; et c'est l'explication de sa vigueur actuelle et de ses chances d'avenir, au point de vue de la conservation morale. Car il offre bien des dangers, l'énorme développement industriel qui se poursuit ici.

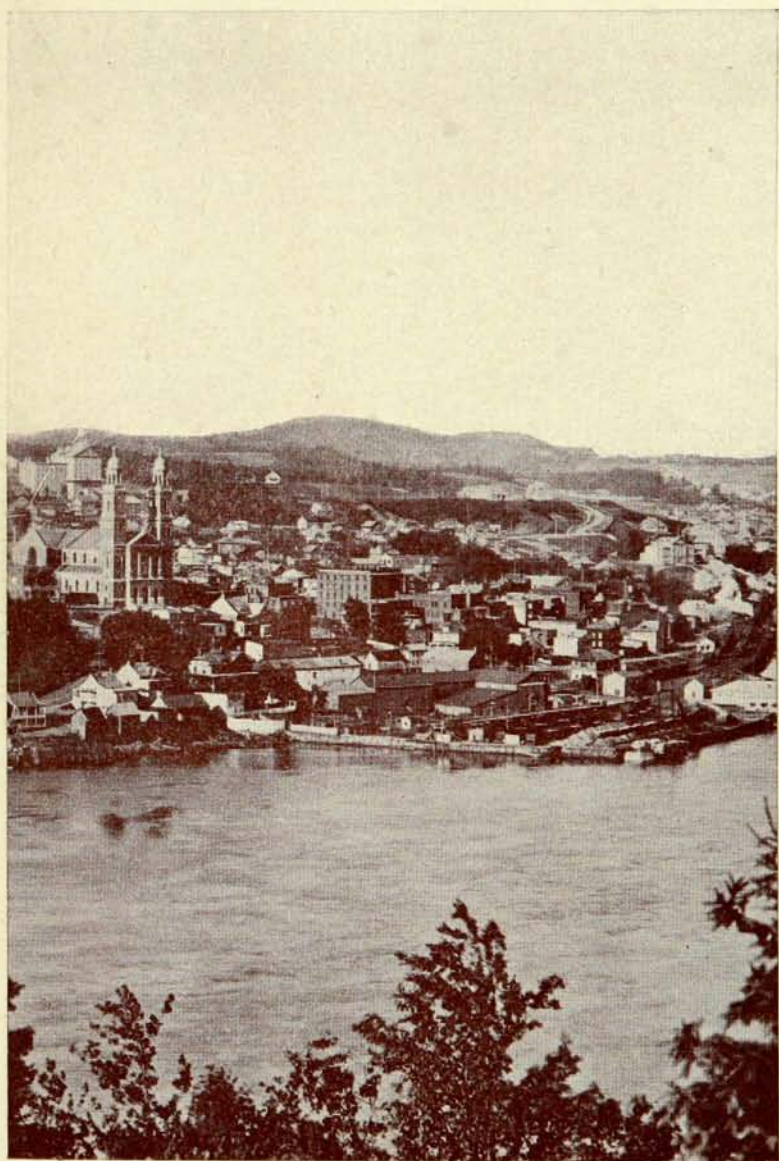


Photo Canadien-National.

VUE DE CHICOUTIMI.

III

PORT-ALFRED

Qu'est-ce que Port-Alfred, que nous avons sous les yeux? Jetons pour le savoir un regard rapide sur une étude parue récemment dans le *Progrès du Saguenay*, publié deux fois la semaine à Chicoutimi, et qui deviendra bientôt quotidien sous la direction éclairée de M. Eugène L'Heureux :

« La grande guerre de 1914... eut quelques conséquences heureuses. En 1916 l'Angleterre dut tourner les yeux vers le Canada pour s'assurer la pâte de bois dont elle avait besoin pour fabriquer le papier de ses journaux. M. J.-E.-A. Dubuc, qui était pour l'Angleterre un grand fournisseur de pâte mécanique en sa

qualité de directeur-gérant de la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi, fut invité par des capitalistes anglais à organiser au Canada une vaste usine de pâte chimique.

« Deux ans plus tard la *Ha! Ha! Bayt Sulphite Company* était lancée, l'usine demandée mise en opération, puis la ville de Port-Alfred (appelée ainsi en l'honneur de son fondateur M. Julien-Edouard-Alfred Dubuc) était organisée.

« La surintendance du moulin fut confiée dès le début à M. Eugène Bergeron, ci-devant surintendant de la construction et de l'entretien des usines Price à Kénogami et Jonquières, après avoir été forgeron pendant une quinzaine d'années. L'usine produisit d'abord 120 tonnes de pâte chimique par jour et en produit maintenant 175. Elle a toujours été considérée comme l'une des mieux organisées et des plus économiques du genre. Quatre cents hommes y travaillaient à l'année jusqu'à cette année; il y en a présentement 500, à part les 700 employés à la construction. Dans six mois, quand la construction sera terminée, 1000 hommes travailleront aux usines de la *Port-Alfred Pulp and Paper Corporation*. Un certain nombre de ces ouvriers résident à

Bagotville et à Saint-Alexis, deux localités contiguës à Port-Alfred.

« La production quotidienne va passer à 250 tonnes d'ici à six mois. Une moitié de cette pâte chimique sera vendue, et l'autre utilisée à la fabrication du papier, dont on produira 450 tonnes par jour, hiver comme été, les dimanches et les fêtes d'obligation étant seuls exceptés.

« La coupe annuelle du bois sera de 125,000,000 de pieds ou 250,000 cordes. Elle occupera 2000 bûcherons et 1000 chevaux dans les chantiers. Environ 1600 hommes feront le flottage du bois durant une couple de mois. Une fois rendus dans les eaux de la Baie des *Ha! Ha!* les billots en sont tirés par une chaîne sans fin, à raison de 80,000 par jour, et déposés près du moulin. Ces billots sont immédiatement sciés en bouts de quatre pieds, puis ils sont envoyés aux quatre écorceurs-tambour. Après l'écorçage, ils sont empilés en un amas dont la perspective invite le spectateur à comparer ces montagnes de bois avec les vieilles Laurentides qui bornent l'horizon ».

Arrêtons un instant cette instructive citation pour

nous rappeler qu'il n'est question ici que d'une seule des grandes usines du Saguenay, créée du reste longtemps après celles de la *C^{ie} de Pulpe de Chicoutimi*, également en pleine exploitation, sans parler des grandes usines Price à Jonquières, Kénogami, « River-Bend », puis de la Grande-Décharge, d'Arvida et de la Chûte-à-Caron, lesquelles donnent ou donneront aussi de l'emploi à des milliers d'ouvriers et artisans de toutes catégories. Mais essayons maintenant de comprendre quelque chose à la fabrication comparée de ces deux produits un peu mystérieux : pâte mécanique et pâte chimique.

« L'usine de pâte mécanique de Port-Alfred, continue l'écrivain du *Progrès de Saguenay*, est quelque chose de magnifique à voir, et ce que l'on peut trouver de plus moderne. Les meules, du type *Magazine*, permettent de réduire la main-d'œuvre et de tenir l'usine dans un état de propreté et d'ordre parfait. Il y a peut-être à cela un inconvénient pour le visiteur : c'est qu'il ne voit pratiquement rien de l'opération, et doit accepter comme vérité de foi tout ce que le guide lui rapporte de ce qui se passe à l'intérieur de ces belles machines fermées, ou *Magazines*. Mais pour aider sa

foi il peut toujours voir, à l'étage supérieur, jeter du bois dans le magazine, tandis que la meule, au-dessous, laisse échapper un jet constant de belle pâte mécanique, c'est-à-dire non traitée chimiquement. Quand cette usine sera terminée, on verra alignées, deux par deux, vingt-quatre énormes meules à l'aspect compliqué, activées par douze moteurs, puissants de 1,600 forces, placés chacun entre deux meules, dont chacune peut moudre seize tonnes de pâte par jour... Cette pâte est ensuite transportée par des tamis à 500 pieds plus loin, où l'attend l'épaississeur, qui lui donne une consistance de trois pour cent. Nous l'y laisserons momentanément pour nous intéresser maintenant à la pâte chimique, d'une fabrication plus compliquée, et d'un prix plus élevé.

« Deux éléments sont à considérer dans la fabrication de la pâte chimique : le bois et l'acide sulfureux, qui sont préparés séparément. Les billots de quatre pieds arrivent de la « chambre à bois » et sont passés au hacheur, qui les coupe en copeaux, de trois-quarts de pouce de longueur. Un ingénieux dispositif de tamis

ramène les copeaux à ce hacheur aussi longtemps qu'ils n'ont pas la mesure uniforme.

« Un convoyeur-courroie élève ensuite ces copeaux jusqu'à un immense réservoir, situé à 125 pieds au-dessus du sol. Ce réservoir laisse tomber dans les quatre — et bientôt cinq — énormes lessiveuses, dites « digesteurs », une alimentation de copeaux proportionnée à la production que l'on veut obtenir.

« En même temps que le bois, mais dans un endroit différent, se prépare l'acide sulfureux. On obtient d'abord le gaz sulfureux en brûlant du soufre dans une certaine proportion d'oxygène, au moyen de trois énormes brûleurs. Puis on fait réagir ce gaz sulfureux sur la pierre à chaux, et l'on forme ainsi le bisulfite de calcium, qui est soluble dans l'eau. Cette opération emploie ici 40,000 livres de soufre par jour et 44,000 livres de pierre à chaux. La fabrication d'une tonne de pulpe chimique, consomme environ 250 livres de soufre, 350 livres de pierre et nécessite la combustion de 350 livres de charbon ».

Voici donc nos copeaux de bois et l'acide sulfurique qui vont se rencontrer dans l'énorme réceptacle appelé

digesteur dans le langage du métier, et qui contient non moins de vingt-deux tonnes de ce mélange. La cuisson en dure dix heures et se fait au moyen de la vapeur et de l'acide; puis la lessiveuse se vide par le bas et la pâte chimique passe par une série de réservoirs et de tamis, où elle se lave et se débarrasse de ses moindres impuretés. (Disons qu'elle fait son purgatoire...) Puis elle se partage, une certaine quantité allant à la papeterie, l'autre subissant un séchage qui en facilite le transport vers le marché mondial auquel elle est destinée. On en remplit à Port-Alfred quatre chars par jour, à destination des Etats-Unis surtout.

Pour terminer le chapitre Port-Alfred, je voudrais consigner ici quelques notes sur la fabrication du papier, puis sur la main d'œuvre canadienne et les qualités dont elle fait preuve.

Ainsi par exemple, le papier à journal est un mélange d'environ vingt pour cent de pâte chimique et quatre-vingts pour cent de pâte mécanique, la première constituant la chaîne, avec ses fibres longues et la seconde la trame, avec ses fibres plus courtes. On compare en effet le papier à un tissu, dans lequel

l'entrelacement des fibres se ferait par simple pression.

Une fois les deux pâtes réunies en une seule, on y ajoute une certaine quantité d'alun, qui apporte de la consistance et un peu de matière colorante, en bleu violet. Puis cette pâte entre dans la dernière phase de la fabrication en touchant la machine à papier, une affaire monumentale n'ayant pas moins de 250 pieds de longueur. La pâte arrive sur un premier tamis sécheur, traverse un réservoir, atteint un second tamis, appelé Fondrinier, du nom de son inventeur, et prend alors l'apparence générale d'une feuille de grande dimension. Six boîtes de succion et un rouleau à succion continuent d'extraire l'eau de cette pâte, qui va ensuite se faire presser, trois fois, entre un rouleau de granit et un rouleau de caoutchouc. Elle est ensuite séchée au moyen de quarante-deux immenses rouleaux chauffés, et termine son voyage par les sept rouleaux dits « calendres » qui lui donnent le poli nécessaire, après quoi des couteaux automatiques réduisent, à la largeur voulue par la clientèle, cette nappe blanche de 234 pouces de largeur. Ajoutons que lorsque la compagnie — dont le capital et les actionnaires sont maintenant à peu près exclusivement

canadiens — aura installé les trois autres machines auxquelles on travaille, elle pourra expédier non moins de dix-huit wagons de papier par jour, aux journaux de Montréal, de New-York et d'ailleurs.

Pendant l'agréable trajet que nous venions de faire entre Chicoutimi et Port-Alfred, nos regards avaient été attirés par une chaîne aérienne de fils de transmission, courant sur les coteaux dans la même direction que nous. Evidemment, il s'agissait d'énergie électrique pour l'usine de Port-Alfred; mais d'où venait cette énergie et où commençait bien cette procession de pylones métalliques élevés et impressionnants?

— De la *Grande-Décharge*, nous fût-il répondu. C'est en effet le lac Saint-Jean, à plus de quarante milles d'ici, qui nous envoie sa force — 36,000 forces plutôt, car tel est le chiffre du contrat — transformée et disciplinée, au taux de 156,000 volts, par la compagnie Duke-Price, qui a barré la Décharge. Rendue à la porte de notre usine, la force électrique entre dans les transformateurs aériens que vous voyez d'ici et qui ressemblent quelque peu à des antennes réceptrices de « radio ». Ils ramènent le fluide à 2200 volts seulement,

telle une bête féroce entravée et mâtée, et il entre dans l'usine par « escouades » de 2200, de 550 ou de 110 volts à la fois, selon les tâches qui l'attendent.

Et tout cela, ou presque, pour faire des journaux américains! Enfin, nous en sommes payés en dollars de même provenance, et rien n'est plus légitime que cette utilisation combinée de nos possessions naturelles et des amoncellements d'or monnayé que la guerre et les circonstances ont accumulés dans les voûtes de nos trépidants voisins. Cette nouvelle invasion demande de notre part une réception aussi ferme et raisonnée que les visites militaires d'autrefois. Comme la force électrique, la force financière a besoin d'être arrêtée, maîtrisée, « transformée » en courants moins orgueilleux, ramenée en un mot à sa plus simple expression, qui est celle d'un serviteur obligeant et soumis, au lieu d'un maître arrogant et brutal. Et pour répondre à cette préoccupation essentielle, nous ne saurions mieux trouver que le paragraphe suivant emprunté encore au grand numéro spécial déjà cité de l'étonnant *Progrès du Saguenay*, auquel on serait tenté de décerner ici des

compliments interminables... si le papier ne coûtait pas si cher.

« Il est peut-être bon de mentionner ici qu'au cours des travaux de construction et d'opération, à Port-Alfred, on a toujours respecté les droits de Dieu et des ouvriers, sur le dimanche et sur les fêtes religieuses d'obligation, tout travail cessant à minuit pour ne reprendre qu'à minuit. Seuls, quelques travaux qui ne souffrent aucun délai s'exécutent le dimanche, à Port-Alfred ». (Il en est de même, comme on sait, aux usines construites par M. Dubuc à Chicoutimi, etc.)

Et il s'agit d'un placement approximatif de huit millions, qui n'a rencontré jusqu'à présent que les progrès et les succès les plus constants. Au reste, n'est-il pas reconnu et établi, hors de toute discussion, que les grandes industries de ce genre reposent moins encore sur leurs bases matérielles d'or, de granit et de ciment, que sur la valeur morale des ouvriers qui les mettent en œuvre? Quelle plus mortelle menace aux dividendes et à la sainte *maintenance*, cauchemar des surintendants, que l'esprit de rouspétance et de sabotage des « ouvrieriers conscients et organisés » de certains pays, ou encore le

ca'canny des mines de charbon insulaires d'ailleurs, où la main-d'œuvre ne cherche qu'à fournir un minimum d'effort et d'honnêteté en échange du salaire reçu?

Dieu merci, les ouvriers du Saguenay en particulier ont plus de fierté et ne permettraient pas qu'on touchât à leur droit sacré du repos dominical, avec la dignité de citoyen qui s'y rattache. Car qu'est-ce qu'un pauvre hère se traînant le dimanche matin vers le travail coutumier, tandis que son patron se prélassé au logis, et que son frère cultivateur échange devant l'église des propos cordiaux avec ses concitoyens. venus comme lui, prier presque d'égal à égal? Les grands industriels devraient être les premiers à redouter l'abaissement de la valeur morale de l'ouvrier canadien privé de sa journée hebdomadaire de récréation et de « relèvement moral ». Dignes et fiers comme ils sont aujourd'hui, qu'on en fasse un troupeau morne et révolté comme on a fait ailleurs en les traînant à l'usine le dimanche par menaces, promesses et autres moyens insidieux et bas, et gare avant longtemps à la production baissée, aux machines faussées, voire aux briques homicides et aux fusils partis tout seuls! Ce capital canadien inestimable

qu'est l'âme chrétienne de l'ouvrier de chez nous, faudra-t-il le voir baisser et disparaître par la faute de financiers étrangers, ignares et aveuglés par un faux lucre, pour faire place aux plaies sociales purulentes de l'Europe déchristianisée?

Consolons-nous en attendant par l'énumération de quelques noms de dignes et brillants techniciens qu'on voit à l'œuvre ici. M. Eugène Bergeron est surintendant général, avec un M. Hogan comme assistant. Ingénieur-mécanicien en chef : Marius Doye; maître mécanicien : Egide Tremblay; chef des réparations : Antoine Riverin. Au laboratoire, M. W. Watson est chef chimiste avec M. Edgar Durant comme assistant et quatre aides. Disons en passant que la chimie semble un peu négligée par nos jeunes, beaucoup y trouveraient de belles carrières. Comptabilité : Chef, J.-A. Marier; assistant : Jean-Louis Tremblay et trois aides; chef du trafic : Charles-A. Bernier; inscription du temps d'ouvrage : Jos-C. Lévesque; chef de bureau pour le bois : Simon Larouche; garde-magasin : L.-P. Grenier. N'oublions pas que le service médical est confié au docteur Camille Simard, et que les ouvriers bénéficient d'un système

d'assurance-vie collectif dont la Compagnie paie plus de la moitié des primes. Bref, c'est de la grande industrie intelligente, humaine, et d'une large inspiration sociale, où se reconnaît l'influence salubre des hommes d'œuvres remarquables du diocèse de Chicoutimi, dont le moindre représentant n'est pas celui qui a donné son nom à la « *Port Alfred Corporation* ».



IV

INDUSTRIE

Revenons donc de Port-Alfred et de Bagotville par la même route pittoresque, que notre auto franchit d'un trait. Longtemps nous conserverons le souvenir de la grande baie argentée, aux reflets calmes, atténués par une brume qui les fait ressembler à certains paysages anglais ou bretons. Ligne courbe et molle du rivage, groupement serré des maisons autour de l'église, haute et rigide silhouette de l'usine à pâte sur l'horizon, fumées et halètements de vapeur, course mystérieuse des fils porteurs d'irrésistible énergie... Tout cela se grave en notre mémoire comme les pays étranges et imprécis qu'on aperçoit parfois en mer, et qui rentrent dans leur brouillard, presque irréels et un peu inquiétants.

Avons-nous vraiment aperçu d'étonnants miracles de réalisation mécanique et industrielle, ou tout cela ne fut-il qu'une vision projetée sur un écran par quelque pouvoir magique? Mais nous verrons au cours de notre voyage bien d'autres spectacles merveilleux.

Et d'abord, comment pourrions-nous revenir dans Chicoutimi-ville sans nous rappeler qu'elle doit largement son importance actuelle, ses belles constructions, ses rues actives et les autres indices de sa prospérité, à la grande entreprise industrielle dite *Compagnie de pulpe de Chicoutimi*, née en 1887 de l'initiative de quelques hommes avisés et courageux, sans parler des nombreux ouvriers qui leur sont restés fidèles? Mais avant de jeter un regard sur ces usines, mères des autres de la région, j'ai voulu me renseigner un peu sur la mentalité, l'état d'esprit populaire relativement au mouvement d'industrialisation, qui sévit tout autour, et rencontrant un brave artisan établi dans la ville, j'ai demandé si les affaires sont bonnes à Chicoutimi, à quel point elles bénéficient des constructions importantes qui se font, entre autres à Arvida, à quelques lieues d'ici. La réponse mérite d'être reproduite textuellement.

— Je pense bien que les magasins de gros en profitent pas mal, répond le brave garçon, mais nous autres, les petits commerçants et gens de métier, ça ne nous donne pas grand'chose de surplus. Voyez-vous, ces compagnies américaines-là ne paient pas de « grosses gages » comme on pensait, guère plus de quarante ou cinquante sous de l'heure, et comme la vie est chère...

— Oui, la nourriture et l'habillement sont chers, ainsi que le logement?

— Ah! Vous n'avez pas idée comme c'est cher, c'est *full Peg Top* (1) partout, on ne peut rien mettre de côté...

Evidemment, si c'est *full Peg Top*, il n'y a pas d'argent à faire pour l'ouvrier; mais à qui la faute?... Et quelle complication que ces enquêtes économiques ambulantes!

Je crois bien que le fait principal du moment ici, c'est la remise en œuvre des usines de l'ancienne C.P.C. mentionnée plus haut, arrêtées quelques mois par des complications financières imprévues et regrettables, dont

(1) *Peg Top*, variété très connue de cigare à cinq sous.

la faillite d'un correspondant à Londres n'était pas la moindre. Les ayant déjà visitées naguère et quelque peu décrites, nous nous contenterons aujourd'hui d'un regard extérieur, non dépourvu de respect envers ces vénérables ancêtres de tant d'autres, nées depuis.

On aperçoit de haut la plus ancienne, dite « Usine Saint-Joseph », et comprenant les moulins un et trois, qui produit environ 150 tonnes par jour de pâte « mécanique », c'est-à-dire non traitée chimiquement. Par conséquent, il s'agit ici d'une usine de simple défibrage, dépourvue de la haute tour contenant le réservoir à acide et les « digesteurs » élevés. Cela fait une construction plus humble, longue, basse, modeste, encore que massive et solide, car elle est construite en rude pierre naturelle et donne l'impression d'une force trapue et ramassée. C'est la première fabrique de pulpe de Chicoutimi et elle mérite bien notre lointain coup de chapeau. M. Dubuc et ses associés lui adjoignirent plus tard l'usine dite « Sainte-Marie », ou moulins deux et quatre, produisant 180 tonnes. Le premier moulin est actionné par quatre turbines hydrauliques donnant 8,000 chevaux-vapeur, et le numéro quatre, par cinq

moteurs électriques installés à 3 milles plus haut, sur la même rivière Chicoutimi, à un endroit nommé Pont-Arnaud. Il me souvient encore de l'ingéniosité de cette idée, de l'incrédulité qu'elle rencontra, de la persévérance qu'il fallut apporter à sa réalisation, presque envers et contre tous. Il n'y a pas que les Anglais qui sachent voir loin et juste, ni que les Ecossais qui sachent s'accrocher à une entreprise et ne la lâcher qu'une fois réalisée. On serait surpris d'apprendre combien de fois « nous » avons évité des erreurs de jugement et d'appréciation, impliquant l'emploi maladroit de fortes sommes, erreurs dans lesquelles sont tombés tambour battant des capitalistes plus puissants que judicieux, se réclamant d'autres races que la nôtre. Ne croyons jamais être les seuls à subir des mécomptes ou des erreurs de tactique; nous sommes loin d'en avoir le monopole et c'est l'une des leçons de notre présente tournée.

Les lignes précédentes donnent une bien faible idée de ce qui a été fait sur la rivière Chicoutimi, soit deux fortes usines à pâte et une source d'énergie électrique. Ceux du pays, et les banques en particulier, savent que tout cela ne s'est pas exécuté tout seul. Il ne suffisait pas

en effet de l'effort quasi surhumain d'un homme pour concevoir et exécuter de pareilles entreprises, encore fallait-il que les ouvriers et les matériaux fussent payés à mesure. Associés, actionnaires et banquiers, surtout la bonne vieille *Nationale* qui a tant fait et rien perdu pratiquement dans cette région, soutinrent M. Dubuc de leur confiance et les usines furent mises à pied d'œuvre. Mais ce n'est pas tout, il y avait encore Val-Jalbert, sur la rivière Ouiatchouan, à quelques milles de Roberval. Bâtie par un groupe de cultivateurs non plus de Chicoutimi mais du Lac Saint-Jean, et fort bien bâtie du reste, la « pulperie » de Val-Jalbert périlait faute d'un fonds de roulement suffisant et l'on fut heureux de la vendre au spécialiste de Chicoutimi, dont la réputation était déjà grande alors, vers 1910. Située au pied d'une chute admirable, haute de 250 pieds, l'usine de Val-Jalbert (du nom de son initiateur, feu Damase Jalbert) est une bâtisse longue de 230 pieds, large de 100 pieds et haute de 20 pieds; elle est construite en pierre, avec fondation en béton et charpente métallique. L'eau est canalisée dans un tuyau du diamètre de 6 pieds et demi et elle actionne quatre

turbines hydrauliques d'une capacité de 6,300 chevaux, pour la pâte, et une turbine hydro-électrique pour les divers moteurs nécessaires, entre autres, pour l'éclairage et le chauffage des maisons du village, l'un des mieux situés, et des plus pittoresques du Lac Saint-Jean. Ayant ainsi tracé un rapide aperçu de l'industrie-mère de Chicoutimi-Lac Saint-Jean, et n'oubliant pas celle qui les précéda toutes deux, Péribonka, dont les reins étaient trop faibles pour durer plus de deux ou trois ans, nous nous contenterons de donner quelques chiffres globaux et d'indiquer la composition canadienne-française qui distingue la direction et le personnel de la « Fabrique de Pâtes et de Papier de Québec, Ltée », ainsi que s'appelle maintenant l'ancienne *C^{ie} de pulpe de Chicoutimi*.

Souvenons-nous que le point de départ financier fut de \$10,000 souscrit par une demi-douzaine de citoyens de l'endroit en 1897. Le capital actuel, en chiffre ronds, est de quatorze millions, dont la moitié en actions privilégiées cumulatives à sept pour cent et le reste en actions ordinaires. Le capital autorisé est de vingt-deux millions, laissant un solde de huit millions disponibles

pour les besoins futurs. Les quatre cinquièmes de ce capital sont entre des mains canadiennes-françaises, et ce sont exclusivement des nôtres qui figurent dans la direction, l'administration et les divers services du personnel. Prenons au hasard quelques noms dans le département forestier de l'exploitation :

Gérant^c : Ernest Ménard; assistant : Charles Gosselin; comptable en chef : Rosaire Grenier; assistant : Albert Dufour; chef mesureur : Arthur Robin; service de protection : Osias Larouche; chefs contremaîtres : Ludger Savard, Joseph Simard, Théodore Gagnon, Joseph Larouche. On en peut citer des centaines, des milliers d'autres, car en hiver on a vu jusqu'à quatre mille hommes à l'emploi de la compagnie. Elle a coupé l'an dernier quatre-vingt-deux millions de pieds de bois, dont quatorze au lac Bouchette, vingt sur la Rivière du Moulin, sept, rivière Cyriac, trente-deux, rivière Shipshaw et neuf, rivière (saluez) Ashuapmouchouan, qui débouche à Saint-Félicien du lac Saint-Jean. Du reste, il y a beau temps que nos gens l'ont baptisée la *Saint-Mâchoïne*.



La première journée chicoutimienne avait pris fin, après une charmante soirée en famille au foyer de l'ami Eugène L'Heureux, patriarche digne et directeur du *Progrès du Saguenay*, qu'une Québécoise aimable et cultivée encourage en sa tâche laborieuse. On ne saurait dire que la réunion ne s'était pas tenue à un niveau élevé, car la maison de M. L'Heureux est située sur l'un des pics les plus élevés de Chicoutimi, et l'auto pour y atteindre avait dû s'accrocher tenacement au roc de la constitution. La soirée finie, nous dégringolâmes par le même chemin, Antoine Dubuc négociant des coins menaçants avec un calme tout atavique, et le globe-trotter trifluvien cherchant des analogies de paysage avec le Mont-Blanc ou la Jungfrau, tandis que le Batelier, séide d'une grande Compagnie qui enceint le globe dans tous les journaux, lorgnait les côtes avec angoisse et s'accrochait à son siège comme à un dividende de dix pour cent.

— Où allons-nous? murmurait le Plumitif avec une

ombre d'inquiétude. Mais on était arrivé au pied de l'hôtel, où les romans finissent et l'histoire commence, et l'on se sépara, le Trifluvien allant cependant passer la nuit au Séminaire afin d'y célébrer sa messe le lendemain. Il faut croire que les deux autres y assistèrent fidèlement, mais ce n'est pas inscrit dans les archives. Et que les crêpes matinales sont délectables à l'hôtel Chicoutimi, quand on y a rêvé toute la nuit et qu'elles se matérialisent enfin, fumantes et nutritives! Le Batelier en parlait encore deux jours après, au milieu des délices différentes de *La Pipe* et de *Mistouck*, noms anciens de deux belles paroisses du bas du lac.

Car nous étions maintenant invités à faire le tour du Lac-Saint-Jean proprement dit, non sans jeter cependant des regards rapides sur les grandes industries de Jonquières, de Kénogami et d'Arvida, situées comme Port-Alfred dans le comté de Chicoutimi. Le départ ayant eu lieu de bonne heure, il n'était pas neuf heures du matin que nous étions déjà rendus à Jonquières, gros bourg populeux, actif et ramassé, qui se souvient à peine des années de somnolence qu'il a connues pendant un demi-siècle sous le nom de Rivière-au-Sable. Ici

comme à Val-Jalbert, la population locale peut revendiquer l'honneur d'avoir pris les devants avec courage, ayant construit elle-même son usine à pulpe, au capital versé par les cultivateurs de l'endroit et autres citoyens. L'idée-mère de l'entreprise était juste, et celle-ci eût dû réussir, puisqu'elle le fait aujourd'hui sous un vocable anglais. Mais le capital de roulement fit défaut aux premiers directeurs, et le contrôle passa à la maison *Price*, établie depuis longtemps dans la région et dont la puissance n'a fait qu'augmenter depuis un quart de siècle en particulier. Elle agrandit l'usine première et en bâtit une autre à une couple de milles de là, à l'endroit appelé Kénogami sur la rivière du même nom; elle y fabrique du papier au taux maximum de 500 tonnes par jour, ce qui est dix fois plus environ qu'à l'usine de Jonquières, et 400 tonnes de pulpe mécanique. On se souvient peut-être que la maison *Price Brothers* a retenu par contrat un « contingent » d'énergie électrique de 100,000 c.v. qui lui sera fourni par la *Duke-Price Power Company*, au barrage de la Décharge du Lac-Saint-Jean.

— C'est notre destin, soupire le Plumitif, qui est

quelque peu originaire des bords du lac, d'être toujours roulés par les gens de Chicoutimi. Dans les premières années du défrichement, il fallait voyager une semaine de temps pour aller leur acheter leur farine et laisser là notre argent. Aujourd'hui ils ont « jusqu'arrêté » les eaux de notre beau Lac, et les font travailler à leur profit. Heureusement, j'ai émigré sur l'Outaouais...

Et l'écho de Chicoutimi répondit « Ouais! » sans lâcher le symbolique volant de sa *Buick* enchantée, qui nous roulait tous trois, ainsi que lui-même — par un juste retour des choses. Et nous allions maintenant à franche vitesse vers Arvida, qu'on ne voit guère, et la Chute-à-Caron, qu'on ne voit que de loin. Mais essaierons-nous de comprendre quelque chose à ce qui se passe ici?

Ce nom d'Arvida, qui est bien aussi intelligent que celui de *Riverbend*, dont s'affuble en plein pays français la nouvelle usine de Saint-Joseph d'Alma provient des syllabes premières du nom de M. Arthur Vining Davis, président de la Compagnie d'Aluminium américaine. L'endroit s'appelait « rang des Mathias » à l'époque agricole, puis « Ha! Ha! Baie jonction » depuis

la construction d'un chemin de fer entre Chicoutimi et Port-Alfred par les intérêts Dubuc, il y a une douzaine d'années. Les voyageurs du chemin de fer National y voient peu de chose au passage, de même que ceux qui peuvent venir en automobile : un pays plat et étendu à un endroit duquel s'élève une banale structure métallique, à demi terminée apparemment. C'est la première « unité » de la fabrique d'aluminium projetée; on assure que neuf autres semblables l'entoureront graduellement, en même temps que s'élèveront les constructions destinées à l'administration ainsi qu'aux ouvriers et à leurs familles. De ce côté-là, c'est à un premier établissement pour loger 7,000 âmes qu'on travaille présentement, et trois autres semblables s'élèveront ensuite, ce qui donnera une ville de 28,000 âmes environ.

— Voilà comme nous sommes, nous autres, au Lac-Saint-Jean, hasarde une voix timide.

— Pardon, 28,000 pardons, gronde à l'avant le chauffeur appuyé par la basse puissante du Batelier; mais Arvida est dans Chicoutimi, pas ailleurs que dans Chicoutimi, et appartient à Chicoutimi.

— Ainsi soit-il, fait le Trifluvien, en achevant son

bréviaire. Et il fallut bien se résigner à l'aveuglement de la majorité. Mais qui ne voit que si Arvida n'est pas tout à fait dans les limites du Lac-Saint-Jean, elle devrait y être, comme tant d'autres choses? Mais voici le Batelier qui parle encore de bluets...

Le chauffeur voulut faire diversion pour mieux assurer sa victoire et prononça le nom harmonieux de la Chute-à-Caron, en soulevant son chapeau à l'adresse de son voisin qui prenait déjà des airs de propriétaire. « C'est cela, allons voir ma Chute, déclara celui-ci, et gare à eux s'ils l'ont changée de place ».

Il n'en est rien encore, heureusement, et les eaux puissantes nous apparurent au bout de deux ou trois milles du site d'Arvida, à peu près. Ici l'on doit renoncer à décrire et à comprendre tout à fait, tellement est grande la hardiesse des ingénieurs dans cette affaire. Pour en donner une idée, une comparaison s'impose avec le barrage *Duke-Price* fait plus haut, à la sortie même des vastes eaux du Lac-Saint-Jean. On les a captées tout entières et attelées à la production de 540,000 chevaux-vapeur, ce qui, soit dit en passant, nécessite une

élévation des eaux du Lac qui rend celui-ci fort beau à voir mais assez délicat à manoeuvrer.

Des dommages ont déjà été causés un peu partout autour de l'immense circonférence — plus de 150 milles de tour — et il faut que les eaux s'élèvent encore de deux pieds pour que les turbines donnent tout le rendement qu'on en attend. Le grand Lac sauvage et chantant qu'a connu le Père De Quen en 1647, et qui servait de point de rassemblement aux sauvages chasseurs de l'extrême-nord et de Tadoussac, a perdu aujourd'hui sa fière liberté et se plie en frémissant à la rude maîtrise de l'homme. Aussi fallait-il voir sa rage l'autre jour, par un vent de nord-est à Roberval, alors qu'il lançait son écume au-dessus de certaines maisons, et brisait comme des fétus le quai en béton du Collège et le brise-lames du gouvernement. Mais n'anticipons pas et revenons à la chute de notre compagnon. Elle est faite des mêmes eaux, libérées depuis quelques milles et de nouveau prêtes à travailler, du haut d'une descente nouvelle plus impérieuse et plus grondante encore. Cette fois elles développeront 800,000 forces ou notre ami changera de nom. Nous apprenons toutefois que cette immense entre-

prise est ajournée à quelques années plus tard, car la Décharge suffira tout d'abord à la production d'aluminium des usines d'Arvida. Lorsque celles-ci ne suffiront plus à la tâche, c'est-à-dire que les marchés du monde absorberont toute sa production et en demanderont davantage, on se tournera vers la Chute-à-Caron et l'on donnera le dernier coup de pelle au canal énorme dont le tracé est esquissé ici. Il est d'une longueur et d'une hardiesse incroyables, car il faut changer le cours de la rivière au prix d'immenses travaux. Mais ce sera fait, et une nouvelle ville-champignon surgira comme par miracle dans la vapeur soulevée par la cataracte.



V

VERS LE LAC

Il y a bien trente milles entre Jonquières et Saint-Bruno, et c'est à peu près au milieu de cette distance qu'intervient la ligne imaginaire séparant le comté du Lac-Saint-Jean du comté de Chicoutimi. De part et d'autre on tient à indiquer l'existence de cette démarcation, Chicoutimi ville et comté n'aimant guère être flanqués sur les bords du Lac, pas plus que les riverains de celui-ci n'aiment être confondus avec des voisins dont une semaine de voyage les séparait jadis. Pour nous quatre aujourd'hui, roulant avec confort en digérant des crêpes et des mots d'esprit dont *quelques-uns* de haute valeur, nous filons présentement en ligne droite, comme une flèche qui traverserait le lac en son juste

milieu, si la route nationale ne nous arrêtaît à Saint-Bruno. Ici l'on a le choix entre deux directions pour faire faire le tour : à gauche vers Roberval, à droite par la Décharge, Mistassini, Normandin, etc., et finalement Roberval, après avoir contourné la grande nappe d'eau et traversé une trentaine de municipalités.

Saint-Bruno est une belle paroisse agricole où le sol est d'une grande fertilité, et les moins connaisseurs ne peuvent s'empêcher d'admirer les belles étendues de terrain presque plat, couvert de moissons déjà fort avancées par comparaison avec ce que nous avons vu ailleurs en chemin de fer. L'agriculture est ici fort en honneur et il faut souhaiter qu'elle le reste toujours, tellement elle est généreuse en récompenses individuelles et sociales. Des terres « ouvertes » il y a vingt-cinq ans se vendent couramment de vingt à quarante mille piastres, et parfois au delà. Cela fait une population satisfaite et stable, en marche vers l'état d'aisance plus avancé encore que nous avons noté ailleurs, et donne toute la force d'une preuve formelle aux réflexions faites hier à Hébertville, la paroisse-mère des autres, à l'occasion du dévoilement d'un monument à l'abbé

Hébert, fondateur du Lac-Saint-Jean. C'est un autre prêtre missionnaire, M. l'abbé Jean Bergeron, qui pronçait là des paroles pleines de sens et de justesse et que la foule a justement applaudies. « Il ne faut pas, a-t-il dit en substance, que le prestige de l'industrie nous fasse perdre de vue la supériorité de l'agriculture, qui est à sa rivale ce que le bon pain est à la pâte de bois ». Il est certain que la colonisation et l'agriculture ont accompli dans cette région de véritables miracles; plus de quarante paroisses au chiffre moyen de 2,000 âmes établies en un quart de siècle, et formant un ensemble social heureux, paisible et se multipliant dans la paix religieuse et sociale. Un Frédéric Le Play en eût eu les larmes aux yeux d'attendrissement, comme l'a fait du reste M. François Veillot visitant à Val-Jalbert une famille de dix ou douze enfants.

Ces réflexions nous trottaient en tête à tous comme nous volions sur la route qui contourne le grand Lac comme le C. P. R. encercle le globe de ses bras... pacifiques. Nous eûmes vite fait de rejoindre, après Saint-Bruno et sa coquette église — pourquoi ai-je oublié de mentionner celle de Jonquières, si grande et si belle? —

de rejoindre un autre fort village aux allures chicoutiennes, c'est-à-dire populeux, actif et accroché à des pentes diverses, et qui n'était autre que Saint-Joseph d'Alma, sur la Décharge du Lac-Saint-Jean, quoique à bonne distance de celui-ci encore.

Alma, l'ancienne « Slide » de la maison Price des premiers temps, qui y avait construit une dalle où flottaient les billots, Alma, humble village devenu une sorte de métropole du bas du Lac, c'est un fait et un coup d'œil bien étonnants pour les « vieux de la place ». Il est vrai que le point culminant semble atteint maintenant, que les travaux de barrage de la Décharge sont chose faite et les ouvriers partis. Ils furent bien quinze cents par moment, et la construction de magasins et d'hôtels fit florès pendant deux ou trois ans. On continue de bâtir aujourd'hui, moins fiévreusement, des habitations de famille que le mouvement général de prospérité environnante ne saurait manquer de tenir remplies. La Grande-Décharge est enfin matée et n'exige plus l'effort d'un millier d'hommes ou davantage, puisqu'elle laisse docilement couler ses torrents grondants dans les tuyaux et les turbines qui actionnent les dynamos énormes.

On a bien cru parfois que les ingénieurs y perdraient leurs trains de béton, entre autres un wagon plein genre Pullman, c'est-à-dire très long et tout en acier, qu'on remplit de ciment et de métal, pour bloquer un passage relativement étroit, où l'eau se précipitait comme une bête enragée. Si cette masse coûteuse eût pu s'engager entre les parois rocheuses et bloquer sur place, on l'eût ensuite renforcée et assujettie, mais non... : l'eau était irrésistible et emporta ces milliers de tonnes comme un copeau ordinaire. Il fallut parlementer avec la nature, user de diplomatie, c'est-à-dire s'y prendre ailleurs et détourner adroitement ce qu'on ne pouvait arrêter brutalement. Aujourd'hui les turbines tournent et le Lac travaille, frémissant comme un cheval sauvage à la première pression du mors...

*« Mon pauvre lac! Quel odieux outrage
Où ta grandeur avec ton flot puissant
Ont accepté de l'homme, l'esclavage.
Mon lac Saint-Jean! »*

(MES VERS ÉCOLIERS, 1885).

On aperçoit cette usine de haut, d'une berge élevée,

surplombant une vallée profonde où le grand barrage s'étend, arrêtant les eaux et les refoulant, si bien qu'on peut maintenant venir ici en canot à partir de Saint-Gédéon où l'ami Georges Lindsay reçoit les visiteurs à bord de son superbe yacht le *Saint-Elme*.

Naviguer de la « Slide » d'Alma aux Iles de Saint-Gédéon, voilà encore qui aurait effaré les prédécesseurs de la génération actuelle. Ces îles sont nombreuses et pittoresques et les colons s'y rendaient jadis le dimanche pour prendre du poisson et jouir de leur beauté. On y rencontre plutôt aujourd'hui des groupes joyeux venus d'Arvida et Kénogami passer la fin de semaine dans les villas discrètes et la bonne hôtellerie qu'on y trouve. « L'an prochain à Saint-Gédéon », avons-nous crié.

Mais la faim de nos viscères s'unissant à celle du moteur, nous quittons Alma sans être descendus dans la grande usine où tournent des machines énormes ce qui nous dispense de les décrire. Une dynamo ressemble tellement à une autre dynamo ! Et roulons maintenant vers les belles étapes de Péribonka et de Mistassini.

VI

SITES ENCHANTEURS

— La prochaine fois que je viendrai pour voir le Lac-Saint-Jean, grommela le Batelier dans les côtes de *Mistouck* ou Saint-Cœur-de-Marie, j'emporterai un télescope. Voici presque un jour entier que nous roulons sans répit, excepté pour manger et changer des cinq piastres au guichet des hôtels; mais le Lac-Saint-Jean en vue, pas plus que de dividende pour les actionnaires du *Grand-Tronc* désincorporé. Nous traînons avec nous un enfant du comté, trouvé comme Moïse sur les bords de ces eaux, mais il faut qu'il les ait bues ou détournées de leur cours naturel, car tous les villages que nous traversons lui étaient inconnus, et je commence à douter fortement de la véracité des six ou huit volumes de description qu'il a

écrits en sa belle jeunesse. Car dites-nous, Plumitif, où sommes-nous en ce moment?

— Ne vous ai-je pas dit, répondit l'interpellé, que c'est toute une province que le comté du Lac-Saint-Jean? Sans doute, nous le parcourons depuis un temps qui commence à vous paraître éternel et nous ne voyons partout que de la terre féconde, contrairement aux matelots de la *Grande Hermine*, de la *Petite Hermine* et sans doute de l'*Herminette*, qui ne voyaient toujours que de l'eau et jamais de paysage. Mais patience, nous serons tantôt à Saint-Henri-de-Taillon d'où nous apercevrons, de loin il est vrai, quelques prairies inondées par la crue des eaux; puis nous courrons vers Péribonka et Mistassini, chacun avec une belle rivière à nous montrer, à défaut des eaux du lac lui-même. Celles-ci se déroberont encore jusqu'à Saint-Méthode où elles apparaîtront discrètement et sous forme d'irrigation causée par l'arrêt des eaux de la Décharge. Mais attendez la surprise, la merveille, la révélation de la Pointe-Bleue. « Trois jours, disait Christophe Colomb, et je vous montrerai la terre! » Je n'en demande qu'un seul pour recevoir vos excuses avec douceur et longanimité.

Et l'auto roulait toujours, traversant des paroisses coquettes, aux champs fertiles et étendus, aux beaux troupeaux rêveurs à portée de granges souvent neuves et de grandes dimensions. C'est encore un pays de récente colonisation, Sainte-Jeanne-d'Arc, par exemple, ne comptant guère plus de dix ans d'existence, et les autres moins du demi-siècle sans exception. Ce sont les fils des « vieilles » paroisses de trente ou quarante ans, Saint-Gédéon, Hébertville ou Saint-Jérôme, par exemple, qui les ont « ouvertes » et établies peu à peu. « Des colons Lévesque » comme dans le récit émouvant du Fr. Victorin, on en trouve là par douzaines, qui font de l'histoire sans s'en douter, et agrandissent généreusement le patrimoine de la race. Mais qui dira le charme des terres neuves, et le souvenir profond qu'on en garde? On voudrait s'arrêter, questionner, computer, admirer, comme devant tout ce qui est noble et courageux, et aussi tout ce qui est pleinement accompli et réussi. Ce que les écrivains et même certains artistes des villes appellent « scènes du passé » est d'occurrence courante et quotidienne dans tout le « nouveau Canada », où qu'il se trouve, à Hearst, à Cochrane ou à Légal comme à Sen-

neterre ou à Péribonka : les fils de la terre s'accrochent à la terre dans un esprit de courage et de ténacité joyeuse qui n'a rien de l'atmosphère de misère et de cataclysme que le jeune français Hémon a jetée autour des créatures de son imagination. Vous l'avez vue, mes compagnons de voyage, la saine population solidement établie en ce beau pays. La virile cordialité des hommes et la grâce modeste des jeunes femmes aux « trâlées » d'enfants rubiconds; la bonne humeur de tous et l'arc de sapins dressé sur le passage de Monseigneur, voyageant devant nous en visite pastorale? Ces fins visages de jeunes « colonnes » qui vous ont rappelé, vieux voyageurs d'outre-mer, certains types fréquents à Nantes ou à Douarnenez, ainsi qu'à Caudebec et à Mortagne du Perche. Ce langage pur, mais dont les inflexions diffèrent parfois de ce qu'on observe ailleurs, ce qui lui donne un « goût » tout particulier; l'air de contentement et de dignité individuelle du cultivateur-propriétaire, qui a du bien sous les pieds grandissant en valeur et promettant d'établir, ici ou un peu plus loin, ces enfants qui poussent à l'ombre du couvent et du collège des Frères. Admettons-le, mes amis, nous pensions rencontrer ici un comté

comme les autres du « pays de Québec », mais il faut ouvrir l'esprit et élargir la formule : c'est tout un pays, différent et nouveau, qui se révèle à nous, une province dans la Province, une âme locale toute personnelle, pleine de saveur et d'originalité, ainsi que de vigueur...

— Voire, dit le Trifluvien en sortant de l'église de Taillon, laquelle est sur un « cran » et s'aperçoit de loin, vous parlez bien, et nous avons vu en effet depuis ce matin des troupeaux soignés, des fermes cossues et des rangs serrés de population agricole aux solides vertus, au charme inoubliable pour le prêtre et l'analyse. Mais justement, que deviendront toutes ces belles qualités de fierté, de droiture, de noblesse agricole en un mot, lorsqu'un réseau serré d'industrialisme se sera abattu sur elle comme un filet d'oiseleur sur un nid d'alouettes? Je crains bien que la réponse ne soit dans les mots de la chanson : « Alouette, je te plumerai... »

— Notre révérend ami, fit observer le Batelier, se révèle sous un jour tout nouveau dès qu'il remise son kodak et cesse de « frapper » des fours immobiles et des veaux en ballade. L'opinion de Chicoutimi *notwithstanding*, ou nonobstant si vous y tenez, je voudrais savoir

comment notre Plumitif va se tirer de là, et je propose qu'on vide la question à l'hôtel, ainsi qu'une bouteille ou deux des liqueurs — oh! combien inoffensives! — de ce vertueux pays.

Le chauffeur ayant en effet appuyé sur la gauche et « stoppé » comme à Versailles, on mangea de bon cœur et de bon appétit, le service étant fait par une voisine obligeante, en l'absence de l'hôtelier-marchand. Bien entendu, des fillettes de huit ou dix ans nous apportaient soupe ou ragoût, en tenant leur petit frère serré sur elles de l'autre bras. Au Lac-Saint-Jean, une petite fille a toujours un bébé ou deux dans les bras et s'en acquitte, dit le proverbe, « comme si ce n'était pas de ses affaires ». Et le Plumitif n'eut pas besoin d'autre réponse à la question insidieuse, encore que légitime, qu'on lui avait posée.

Des bras pour l'industrie, il s'en trouvera au besoin, mais la terre gardera toujours l'élite et la gardera pure et saine. Que si un trop grand nombre de jeunes têtes tournent volontiers, comme les meules à défibrer, le prêtre et les vieux seront là — je n'oublie pas les bonnes Sœurs, déjà partout installées et à l'œuvre — pour veiller au grain et garder le troupeau. Voilà plus de vingt-cinq ans

que l'essor industriel du Saguenay était escompté et prévu par les esprits les plus clairvoyants du monde religieux et laïque. Croit-on qu'ils n'auront pas étayé les points les plus faibles et fortifié la défense? Cette grande force, la foi active nourrie depuis cinquante années chez ce peuple croyant, croit-on qu'il suffira de quelques cheminées d'usine pour la déraciner? Non, sans doute c'est un tournant d'histoire, une page nouvelle à écrire au livre du destin, mais nous avons bon pied, bon œil, et les vigies sont au clocher, disant : « Bon quart! » comme jadis, à Verchères aux ordres de Magdeleine.

— A ta santé, Chauffeur, disait le Batelier en levant poliment un verre plein d'une liqueur mousseuse autant qu'inoffensive.

— A la nôtre plutôt, répondit l'excellent chevalier téléphonique, à la santé du plus beau royaume qu'il y ait sous le soleil, celui du Saguenay, et que jamais milliard américain ou britannique ne lui fasse perdre un sillon de ses charrues, un bras de ses colons, un sourire de ses femmes aux yeux clairs!

VII

PERIBONKA

Pour atteindre Mistassini, il fallait passer d'abord par Péribonka où d'intéressantes rencontres nous attendaient. Comment en dire assez sans en trop dire, je vous le demande, ô compagnons d'aventures imprévues et si savoureusement canadiennes? Redirons-nous le souci qui barrait d'un pli profond, depuis quelque temps, le front pensif de notre guide? Souvenez-vous, dans Châteaubriand, de l'inquiétude du chamelier devant les souffles chauds s'élevant tout à coup sur la plaine de sable du désert : « Je crains, dit-il, les vents du midi, fuyons. » Il n'y a pas de vent, ni de gelée, ni de torrent pour faire retourner un Dubuc une fois lancé, et d'ailleurs nous étions là pour soutenir son courage... en courant plus

fort que lui au besoin ; mais vraiment le temps devenait sombre, et la pluie menaçait de gêner, en avant de nous, un bout de route de quelques milles dont la réputation est indécise. Puis l'orage éclata soudain, en nappes abondantes et les roues glissèrent comme parfois celles du char de l'Etat ; le sable qui nous portait présentement ne faisait qu'en rire, mais plus loin nous attendait une glaise, traîtresse comme bien des choses en glaise... et la prudence s'imposait. C'est alors qu'avisant une ferme et sa grange, le chauffeur donna un savant coup de barre dans la direction de la remise et nous mit à l'abri en un tour de main. Nous voyant arriver, un jeune homme obligeant était sorti de la maison et nous avait ouvert toute grande la porte de la *batterie*. Geste symbolique de l'hospitalité canadienne. « Figurez-vous que nous soyons plutôt dans tel coin d'Europe savamment laïcisé, dit l'un, voyez-vous plutôt le chien de garde lâché à nos trousses ! » Heureusement nous n'en sommes pas encore là, malgré le travail du dimanche imposé à nos gens en certains lieux, comme au Mexique. En tout cas, pendant que le chauffeur s'enquérissait et que le *Pacifique* encerclait le globe en spirales de *Peg-Top*, nous les intellectuels supposés

inaptes aux grandes besognes, nous mettions aux roues les chaînes qui les font moins glissantes, oui, nous les mettions, puisque celui qui dirige fait autant que celui qui... fait, et que nos sages directions verbales, unies aux gestes obéissants des deux autres, accomplirent en peu de temps la délicate tâche. Et la pluie ne durant pas...

Un peu avant d'arriver au Grand *Pari* comme s'appelle familièrement le bras principal de la rivière Péribonka — près d'un mille de largeur à son estuaire — on traverse le petit *Pari*, où subsistent des vestiges de la première entreprise de « pulpe » de la région, il y a vingt-cinq ans environ. Société locale comprenant des actionnaires québécois, mais trop éloignée du chemin de fer et insuffisamment argentée, elle ne dura que trois ou quatre ans en dépit de plusieurs tentatives de réorganisation. Elle possédait même un bateau sur le lac, qui transportait les ballots au quai de Roberval, ainsi que des nuages de maringouins qui suivaient la mâturation et dont l'arrivée faisait tenir aux ouvriers du port un langage qu'on nous permettra de ne pas reproduire ici. Des maringouins qui font trente milles pour assaillir d'honnêtes pères de famille suant sang et eau pour deux piastres

par jour! Enfin, la *Compagnie de Pulpe de Péribonka* fut liquidée un jour et les maringouins restèrent chez eux; c'est peut-être pour cela que Louis Hémon en fait mention dans son livre célèbre...

— Mais la voici, la maison de *Maria Chapdelaine*, fit tout à coup le Guide, en nous montrant une ferme abandonnée, du moins en ses bâtisses, car la terre était en ordre et bien cultivée. On entra par la porte ouverte, car cette petite maison est maintenant inutilisée et abandonnée, et le passant y est chez soi, pour visiter, regarder et méditer, si le cœur lui en dit. Espérons cependant qu'on en prend soin quand même et qu'on ne la laissera pas se détériorer, le propriétaire en habitant une meilleure au village voisin. Quoique l'on pense du livre du jeune Français énigmatique et incomplet qui passa ici, ce livre a fait époque et le lieu où ce roman fut écrit, ou tout au moins préparé, gardera longtemps un halo de célébrité qui attirera voyageurs et curieux. D'ici peu de temps, aussi, une route classée sera ouverte entre la ville de Québec et le bas du Lac-Saint-Jean, permettant au tourisme américain de déferler vers ce pays nouveau pour lui, et dont la renommée l'attire fortement. La

maison de *Maria Chapdelaine* deviendra alors une sorte de Mecque pour les types innombrables genre *Babbitt* et *Main street*, et cette seule raison pourrait justifier le soigneux entretien de la petite maison un peu négligée aujourd'hui.



En tout cas, nous l'avons vue, explorée, visitée en détail, et la discrétion seule nous empêche de relater au long certaine découverte faite par l'un de nous dans un coin, et dont certains, plus tard, se trouvèrent tout émerveillés, peut-être à tort. Il faut bien admettre cependant que de se voir apporter un livre d'école ancien et fort respectable, quelque peu crayonné de noms d'élèves qu'on a connus, puis de découvrir soudain sur une page, son propre nom, en regard — le dirai-je? — de celui de sa « petite blonde » d'il y a plus de vingt ans, et pareille trouvaille après le passage de tant de gros messieurs écrivains qui ont rempli les pages de l'*Illustration* de

commentaires et de kodakeries, sans seulement découvrir la caisse aux vieux livres cachée quelque part... il faut admettre qu'il y avait de quoi mettre en verve les passagers du « Buick » et d'autres qui se trouvaient là, au retour des fêtes d'Hébertville. Mais jetons un voile discret sur un incident qui eût pu faire chavirer une humilité que personne ne voudra mettre en doute. Seuls le Trifluvien et le Montréalais continueront-ils peut-être à douter des ravages qu'un de leurs compagnons sut causer, jadis, dans les cœurs féminins de sa génération, et dont la preuve... mais quels pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir?

J'ai oublié de mentionner, avant cet incident, notre passage à Honfleur, la vue d'une chute superbe au pied de laquelle, sur une île boisée, se trouve encore le chalet *Roquépine*, bâti naguère par le parisien Broët, capitaliste français fort sympathique, élu député provincial du Lac-Saint-Jean et qui fut emporté par un accident de chemin de fer peu de temps avant sa première session. Esprit charmant et orateur d'une exceptionnelle valeur, ce Français eût été fort intéressant à entendre au parlement québécois; la population locale le regrette encore et

garde son souvenir avec une déférente reconnaissance. Nous entrâmes plus loin saluer M. Charles Lindsay, nommé au long dans *Maria Chapdelaine* et l'un des principaux citoyens de l'endroit, après avoir été le plus gros marchand de Roberval, où son père fut le premier notaire et l'un des plus utiles citoyens. Mais le temps nous pressait, et nous fûmes vite rendus au village de Péribonka proprement dit. Je voudrais laisser ici la plume à mes compagnons, pour qui tout cela était nouveau et dont la satisfaction était vive lorsque nous en repartîmes après quelques visites. Il n'est pas ordinaire, en effet, de traverser un village coquet et une paroisse étendue, qui n'étaient que de la forêt sauvage au moment où le premier colon vint s'y risquer, et d'y trouver ledit premier colon, encore vivant, octogénaire alerte, cordial et accueillant. Et nul ne peut dire que M. et M^{me} Edouard Niquette représentent le type conventionnel du « colon », estimable mais un peu rustique, car ils appartenaient à la meilleure société de Drummondville et jouissaient d'une confortable aisance, lorsqu'ils arrivèrent au Lac-Saint-Jean, au commencement du siècle, poussés par une ferveur colonisatrice et patriotique que leur ami, le

célèbre curé Labelle n'avait pas contrariée. Femme distinguée autant que courageuse, épouse et mère dévouée, M^{me} Niquette nous a reçus aujourd'hui avec toute sa gaieté d'antan, bien que nous la dérangions dans ses préparatifs de voyage avec un petit-fils qui verra Montréal pour la première fois. Je leur connaissais trois ou quatre enfants mariés, et j'en trouve d'autres, ainsi que leur progéniture, qui fait autour des deux « fondateurs » une couronne vivante et remuante, que le « kodakeur » du parti a quelque peine à mettre en rang. Puis nous prenons congé, ainsi que de la non moins aimable famille Samuel Bédard, toute voisine — revoyez Hémon — et, pendant un mille au moins, mes deux Montréalais, ou semi-Montréalais, ne cesseront de s'exclamer sur la rare qualité des belles visites que nous venons de faire là. Bien entendu, le Trifluvien s'était fait photographier auprès du monument Louis Hémon, qui s'élève tout de même à l'ombre de l'église et de la statue du Sacré-Cœur.



VIII

LA TRAPPE

Le Guide et le Batelier se tenaient à l'avant, l'un par vocation, l'autre par ostentation, et les deux autres venaient en arrière avec fidélité, échangeant des propos philosophiques au son alterné des deux chaînes des roues d'arrière, qui puisaient le sable de la route et l'envoyaient grincer sur le garde-boue métallique. La pluie avait cessé et le soleil reprenait son empire dans un ciel rafraîchi; l'auto roulait dans un pays forestier peu habité, au sol couvert de plants de bluets alléchants. Mais il était trop tôt pour la cueillette; et c'est en vain que nos Montréalais se purléchaient en cherchant des yeux des *talles* mûres. Cette année encore il leur faudra se contenter des fruits tout déconfits qu'on détaille au *Bonsecours Market*, ainsi que se désigne le fronton de ce

grand établissement métropolitain, qui n'est pas un fronton bilingue.

— Pas de bilinguisme à l'arrière! grogne le Batelier, tout comme s'il n'arborait pas sa décoration du royaume de Belgique, pays bilingue comme pas un; et quant aux bluets, s'il vous en faut absolument avant le temps, on vous en fera servir de la dernière récolte, conservés à l'abbaye de Saint-Michel où nous arriverons tantôt.

C'est pourtant vrai que nous courons maintenant vers la Trappe de Mistassini. Et voilà bien mon destin, de ne jamais rien faire comme les autres. Avoir grandi dans un endroit d'où l'on ne pouvait atteindre Péribonka par terre qu'en passant par Mistassini, et se trouver aujourd'hui en route vers Mistassini après avoir traversé Péribonka, c'est-à-dire faisant le voyage à l'inverse, ayant pris terre à Chicoutimi, touché à Saint-Alphonse et contourné le lac à rebours sans seulement l'apercevoir. Je serai entré dans Mistassini par l'autre côté de mes projets de vingt ans, tel le jeune Bonaparte rentrant à Milan par la route du nord avec son armée, ayant détruit deux armées ennemies en deux jours, après être sorti par

la porte du sud. Les grandes carrières se ressemblent toujours par quelque point. Mais qu'est-ce qu'on peut bien manger chez les Trappistes?

— Noble préoccupation, commente le Trifluvien de sa voix lente et grave.

— Je suis sûr qu'elle est silencieusement partagée à l'avant, sur les banquettes ministérielles, à moins toutefois qu'on n'y ait pas encore fini de digérer vos derniers calembours...



— *Mistachini!* annonça le Chauffeur en donnant un coup de volant décidé vers la gauche, comme l'exigeait la route. Un magasin propre se trouvait là, marqué au front : *L.-W. Gingras*, et j'eus le regret de ne pouvoir descendre serrer la main à mon vieil ami Wilfrid, en souvenir des anciens jours et des premières bicyclettes. Mais la Trappe était proche et nous attirait fortement,

non sans un peu d'appréhension cependant. Le Batelier surtout s'inquiétait de la Règle de Saint-Benoît et des austérités qu'on pourrait nous imposer en son nom. Est-il vrai, demandait-il, qu'on y est nourri chichement comme sur les trains de l' « autre » Compagnie?

— N'ayez crainte, répondit le Trifluvien, et ne soyez pas obsédé par le souvenir de quelque traversée que vous fîtes sans doute sur certains bateaux à monogramme, où l'on a au moins la ressource de se reposer du pudding au riz avec des pruneaux, en mangeant, au repas suivant, des pruneaux avec du pudding au riz, ce qui fait varier agréablement le programme, lequel, sans cela... Mais revenons à nos Trappistes, ou plutôt continuons de nous en rapprocher de cœur, ainsi que d'action. Que parlez-vous de pénitence et d'austérités? Comme si les bons Pères n'allaient pas être envers nous tout empressement et toute hospitalité. Mais voyez plutôt le monastère, qui se profile enfin, pour demeurer à jamais inscrit dans nos âmes ambulantes.

La Trappe de Notre-Dame de Mistassini nous apparaissait en effet et il faut dire qu'elle se présentait sous des dehors avantageux en attendant d'être invitants. Une

haute construction de pierre surmontée d'un clocheton, percée de nombreuses fenêtres, toute moderne, encore que sérieuse d'aspect; située à peu de distance d'une rivière aux eaux noires et abondantes, coulant sur de lisses rochers; entourée de bosquets et de champs cultivés, ainsi que de dépendances bien ordonnées. Un chemin de sable nous conduisit à l'entrée, franchie d'un tour de roue rapide. Jadis je serais arrivé par l'autre bout du terrain, traîné par quelque *Blond* ou *Charles-Eugène* indolent et traînard; au lieu de cela, c'est en voiture fermée, presque en « retraite fermée » roulante que j'arrive céans, entouré d'un séminaire, d'une usine à pulpe et d'un chemin de fer soi-disant pacifique, qui est en même temps un monteur de bateaux à « tirants » variés, assemblage inquiétant et dont j'ai bien du mal à faire un tout homogène, comme disait M. Mackenzie King à la fin de la session. Mais pas de politique et mettons pied à terre avec d'indignes compagnons pour tâcher d'obtenir leur admission à la table des bons Pères.

Il est vrai que le Chauffeur y avait déjà pensé et qu'il mit une bonne grâce indiscutable à nous présenter tous au P. Hospitalier qui avait ouvert la porte toute

grande. Toutes les arrivées se ressemblent lorsqu'on est bien reçu; mais le bon accueil religieux a quelque chose de plus complet, de plus achevé, que les meilleures fêtes de famille. Nous le sentîmes vivement lorsque le révérend Père Supérieur nous fit l'honneur de venir lui-même nous souhaiter la bienvenue, avec une bonne grâce et une dignité souriante qui nous mirent tous à l'aise. Il n'y avait plus qu'à attendre le signal de passer au réfectoire, et l'on attendit dans un petit parloir, le Trifluvien retournant à son bréviaire et le Batelier à sa méditation, tandis qu'un troisième chantonnait pour la centième fois :

*« Batelier, dit Lisette,
Je voudrais passer l'eau,
Mais je suis trop pauvre
Pour payer le bateau... »*

— Monsieur l'abbé, fit l'interpellé d'une voix meurtrière, veuillez me passer la portative machine à écrire dont il nous afflige depuis la gare de la rue Moreau et priez pour le repos de son âme, s'il prononce un mot de plus, car je la lui ramène sur l'occiput, nonobstant tout contrat préalable allant à l'encontre; il y a des limites

à la patience humaine et je ne puis plus supporter cette chanson-là. Au moins, s'il en savait deux, on pourrait faire la différence avec les maringouins qui nous pourchassent jusque céans...

— A table, Messieurs, ainsi que les journalistes, prononça le Chauffeur, diplomate exercé, et à qui le bon Frère hospitalier venait de faire signe; et nous nous trouvâmes bientôt devant un repas digne de nos plus belles espérances. Œufs frais, patates rondes et fermes, beurre exquis, fromage... mais gardons le silence sur les déportements de l'un de nous au chapitre fromage des Pères, fabriqué sur place et dont un bon quart de meule fut mangé ce soir-là. Bref, on fut vite restauré, et rassuré s'il y avait lieu, tandis que les plus bavards — il y en a toujours — tenaient avec le bon Père Supérieur une conversation pleine d'intérêt et féconde en renseignements sur la vie cistercienne dont nous faisons momentanément partie.



IX

NOTES CISTERCIENNES

Quand le Batelier eut fini de manger du fromage, on nous invita à passer à la chapelle, où l'office du soir allait commencer. Nous dirons ici peu de chose de cet office, qui ne nous retint pas longtemps et où nous remarquâmes surtout la présence, au milieu des moines austères et graves, d'une trentaine de petits novices âgés de douze à quinze ans environ, également en robe de bure et capuchon. Ces jeunes gens récitaient aussi l'office, ou tout au moins suivaient ses gestes extérieurs, et il était amusant de les voir se plier en deux, littéralement, les bras étendus en avant, au moment du *Gloria Patri*. A la vérité, les plus rapprochés en profitaient bien un peu pour tourner la tête de notre côté, et regarder curieu-

sement au banc des étrangers. Mais qu'est-ce qu'un péché de désobéissance qui ne dure que le temps d'un *Gloria Patri*?... Le Père Supérieur ne dut pas leur en tenir un compte bien sévère et de toute façon ils n'avaient nullement l'air craintif d'enfants fréquemment repris de leur jeune exubérance. Nous sortîmes de là tout imprégnés du beau rythme et de la cadence soutenue de l'*Opus Dei* cistercien, c'est-à-dire exécuté selon l'étroite observance de la Règle de Saint-Benoît. C'était pour nous un premier contact avec un genre de vie fort différent de nos habitudes, et c'est avec plus de sérieux qu'à l'ordinaire que nous partîmes faire une promenade de digestion par les champs et les bois, pendant que Pères et novices se mettaient au lit pour la nuit.

Il n'était pas huit heures au soleil, celui-ci ayant disparu tout récemment derrière les arbres; le jour était atténué et adouci par les nuages qui se massaient au firmament. Quelques gouttes nous atteignirent même un peu plus tard, dont nous nous protégeâmes sous les feuilles de bouleaux et les sapins bordant la route, mais la nature était clémente et ne nous voulait pas de mal. Peut-être méditait-elle comme nous sur les spectacles

3U03HTOLBBS
309.112-TMA2

nouveaux et pleins d'enseignements, qui venaient de nous être offerts.

— Vous direz ce que vous voudrez, disait l'un — soyons charitable — ce n'est pas une vie que d'être enfermés ainsi pour dire des prières, se coucher à huit heures, se lever à trois, manger des légumes toute l'année, sans jamais dire un mot à son voisin ni seulement lire le numéro spécial du *Progrès du Saguenay* avec le portrait de la Chute-à-Caron!

— Et pourtant, fit une voix des Trois-Rivières sortant d'un petit corps qui flottait dans la route en guignant les framboises, pourtant, sans ces moines, et sans les monastères du moyen âge semblables à ceux-ci, il n'y aurait pas de *Progrès du Saguenay*, ni peut-être de progrès tout court, entendu dans le meilleur sens. Je veux dire que la vie monastique n'est pas inutile, même matériellement, et qu'il lui est dû beaucoup de la science et du confort dont jouit présentement l'humanité. Qui ne sait en effet que sans les moines bénédictins du moyen âge, le monde n'aurait rien conservé de son histoire ancienne et de ses plus précieuses traditions artistiques? J'ai voyagé en Italie, un peu à l'aventure et pauvrement,

comme il convient pour bien voir et bien connaître, j'ai causé avec le peuple italien de la plaine et j'ai gravi les flancs sacrés du mont Cassin, au sommet duquel se trouve encore l'abbaye célèbre où saint Benoît fonda son ordre. C'est de là, peut-on dire, qu'est parti le mouvement de civilisation intellectuelle de l'Europe, et n'est-il pas typique que cette œuvre de paix ait dû se réfugier tout d'abord sur le pic le plus rude et le plus haut rocher? Toute l'Italie, du reste, est peuplée, sur ses sommets, de maisons de prière qui commencèrent par être des bastions de défense où se réfugiait le peuple. Il en descendit des flots de lumière et des torrents de charité, parce que le saint fondateur avait su donner au travail une place d'honneur dans la journée bénédictine. Je dis le travail, et non pas seulement la lecture, l'étude ou la composition, bien que ces dernières y trouvent aussi à se développer. Du reste, la règle est simple et ses grandes lignes faciles à comprendre : la journée du moine se partage en trois œuvres : l'office divin, qui l'occupe six heures, en plusieurs fois; la lecture sainte, *lectio divina*, à laquelle il peut consacrer trois ou cinq heures, selon l'époque; et le travail manuel, auquel il se

livre, quatre, cinq ou même six heures durant; il reste une heure pour les repas; et vous voudriez qu'il ait le temps de défibrer un *steak* ou un jambon au clou de girofle?

— Ma foi, dit un autre, dans la pénombre qui montait et animait les arbres de gestes confus, ma foi, avec leur fromage, je renoncerais pour ma part au rosbif et au ragoût de pattes...

— Qui vous empêche d'essayer cela pour quelques mois? fit un autre marcheur que son silence inaccoutumé paraissait fatiguer; ça n'empêcherait de fonctionner ni le téléphone du Labrador, ni le train de Washington...

— J'essaierais peut-être, mais je voudrais savoir pourquoi. Ces hommes à barbe et à capuchon que j'ai vus, après souper, se promener dans le jardin, ne disant mot à personne et ne regardant rien, vrai, j'ai de la misère à les digérer, je ne vois pas bien ce qu'ils font pour diminuer la dette nationale et recoudre la Constitution...

— Il faut pourtant admettre, reprit l'écho de la rue des Forges, qu'ils sont au moins aussi travailleurs que nous et autrement méritants devant Dieu. Quel est, en

effet, le but de la vie qu'on mène ici, quelle en est la fin? Je réponds par les notes que j'ai prises tantôt dans un manuel qui traînait sur la table du parloir. « La vie cistercienne, y est-il dit, est essentiellement la recherche de la vie chrétienne dans sa perfection. Saint Benoît ne veut pour son disciple que la *vie chrétienne* pleinement épanouie, ni plus ni moins ». « La règle de Saint-Benoît, a dit Bossuet, est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile ». Et si vous demandez pourquoi ces hommes sont ici, je réponds que c'est parce qu'ils ont entendu l'appel mystérieux, et que leur âme y a répondu courageusement. Ecoutez plutôt les mots mêmes de cet appel, qui sonne, dit un auteur, comme la proclamation d'un général : « A toi, dit saint Benoît, s'adresse ma parole; à toi, qui que tu sois, qui, renonçant à tes volontés propres, prends les armes de l'obéissance pour militer au service du Christ ». Forte parole, et qui mérite bien que nous la méditions tranquillement en nous-mêmes, tout en remerciant le Seigneur de nous avoir si heureusement amenés ici, pour enrichir nos âmes et nous faire pardonner bien des paroles inutiles dont certains d'entre nous...

— Faites votre coulpe si vous voulez, grogna une ombre, mais cessez de frapper dans mon estomac, remarquablement « dry » du reste, dans le moment. Et quant à méditer, je le veux bien, mais je vous préviens que je m'endors et que je rapplique au *pieu* sans plus tarder. Vous me réveillerez demain, je vous prie, à l'heure du fromage et du vin de bleuets...

Car telle est l'influence démoralisatrice des grandes métropoles sur l'âme faible de leurs citoyens. Les quatre compagnons revinrent à la porte du monastère et se rendirent silencieusement chacun à la chambre qu'on lui avait désignée; mais aucun d'eux n'aura-t-il le courage de chasser le sommeil au milieu de la nuit, et d'accompagner les Pères à l'office liturgique?



Quelle meilleure fin de journée aurions-nous pu souhaiter que l'asile de paix et de silence qu'est le Prieuré de Notre-Dame de Mistassini? Quel meilleur refuge pour reprendre nos esprits et mettre un peu d'ordre dans

les souvenirs accumulés depuis le matin surtout? Quel contraste avec la vie industrielle observée en plusieurs endroits et le calme ordonné qui nous entourait maintenant? Dans la chambre qui m'était dévolue je m'approchai de la fenêtre avec un sentiment que ne pouvaient éprouver mes compagnons, le sentiment de familiarité attendrie qu'on éprouve en rentrant au pays de son enfance. Ce pays, je le connais si bien sans être jamais venu ici même, que mes yeux reconnaissent sans effort les moindres plis de son terrain, les traits les plus menus de son visage! Les champs allongés et larges sont frères de ceux de Saint-Bruno traversés ce matin, et de ceux de Normandin que nous verrons demain; et la forêt, elle aussi, est faite des mêmes essences un peu grêles de cette partie des Laurentides. Mais ce que je reconnais surtout, c'est le firmament et sa clarté limpide à la ligne d'horizon, clarté particulière à cette région et que celle de Montréal et même de Québec ne connaissent pas. Dans ma jeunesse attentive, je l'appelais déjà « magnétique » avec plus ou moins de justesse, essayant d'indiquer l'influence de la région polaire sur la couleur du temps de chez nous. Couleur

impalpable et « incopiable » qui se réalise surtout à la fin de l'été, en septembre d'abord, qui revêt le jour d'une robe légère tissée par les grands espaces du nord et qui ne se peut retrouver plus au sud. Une lumière diffusée, limpide et d'un bleu clair avoisinant la blancheur lactée et translucide que doivent connaître les explorateurs des pays arctiques. Elle dégage en tout cas une sorte d'appel irrésistible aux grandes rêveries et aux aspirations les plus instantes de la nostalgie humaine, de la faim d'infini qui nous attire tous vers le centre toujours pressenti et toujours inaccessible.

« Confins de la civilisation », peut-on dire avec un cliché assez banal; car il n'y a plus d'habitations, passé celle-ci, ou à peu près. La forêt qui commence au delà de ces champs ne se termine plus qu'au domaine des glaces éternelles et de la neige silencieuse et vaste. Aussi éprouve-t-on que les religieux de la Trappe furent bien inspirés de s'établir ici, à la limite même de l'effort colonisateur des nôtres. Il convenait que le grand effort de survie canadienne qu'a été l'envahissement graduel du Lac Saint-Jean par la croix et la charrue,

se terminât en humble et puissante apothéose par le geste de prière et de labeur des moines de l'étroite observance de la règle bénédictine. La Trappe de Mistassini, tout au bout des deux régions agricoles séparées par le lac et qui se rejoignent en elle, c'est comme le crucifix aux mains du missionnaire, c'est comme le ciboire élevé entre celles du prêtre célébrant pour ses paroissiens; que le peuple amassé en vingt paroisses autour du grand lac poursuive donc en paix son rude labeur et le cours de sa vie : chacun de ses efforts est offert à mesure et sanctifié d'avance par l'offrande sacramentelle jour et nuit instituée ici. Jour et nuit, nous le verrons tantôt, car l'office liturgique reprendra son cours à trois heures de la nuit : dormons plus vite pour ménager nos forces afin d'y prendre part avec humilité.

Douceur de reposer dans un asile de paix d'où les soucis du monde sont exclus d'une main ferme et comme dédaigneuse! La foi et l'obéissance élevèrent ici la première masure, qui fut remplacée successivement par deux édifices plus convenables et maintenant le froid et la pluie au moins sont exclus du Prieuré. La clarté des

étoiles entre dans ma chambre par une haute fenêtre et le sommeil reposant me visite à son tour. On fait des rêves légers, auxquels se mêlent confusément des bruits de pas glissants au dortoir et des sons de cloche discrète conviant les religieux à l'on ne sait quels exercices mystérieux. Puis les bruits se précisent un peu et se résument en un frappement discret mais formel à votre porte. C'est le temps de rêver avec effroi que vous êtes Trappiste depuis des années, et qu'il faudra répondre docilement *Deo Gratias* chaque matin de votre vie au *Benedicamus Domino* du moine implacable qui vous viendra réveiller. Mais rassurons-nous : celui qui frappe ainsi n'est autre que notre fidèle « aumônier particulier » qui s'est juré de me faire assister à la psalmodie liturgique, et qui n'en démordrait pas pour ajouter à sa taille une coudée, qui ne serait pas de trop. Présent ! donc, et sautons à terre au milieu de la nuit étoilée. Les bouleaux et les trembles frissonnent à peine sous l'air rafraîchi ; devant le monastère la rivière doit couler sombre et vive sur ses rochers lisses, et rejoindre à quelques milles d'ici la nappe d'eau infinie qui a déjà vu passer tant de générations. Allons implorer, pour

ceux qui passent, Celui dont la parole ne passera pas.

Lumière discrète dans les couloirs et l'escalier conduisant à la chapelle revêtue d'ombre à peine tamisée, atténuée, par les reflets tremblotants de la lampe du sanctuaire, et parfois par un cierge allumé au centre pour la lecture d'une antienne par un moine à la voix contenue. Les Pères sont là dans l'ombre pieuse et discrète, où seul notre banc fait une tache de lumière pour que nous puissions suivre les paroles latines de l'office canonial. On a même déposé ici à notre intention le livre d'heures imprimé en gros caractères noirs et rouges, d'un travail typographique admirable et portant le caractère cistercien dans ses moindres détails, y compris la déclaration de son lieu d'origine. *Cisterciensis*, ce mot s'affirme avec une sorte de légitime affection, mêlée d'un peu de contentement. Dans la plus grande humilité l'homme a besoin d'être fier de son cadre d'existence et de sa vocation particulière.

Les religieux sont divisés en deux groupes de chaque côté du chœur et les versets liturgiques se répondent déjà, bien rythmés par ces ombres qu'on

devine plutôt qu'on ne les aperçoit, car l'office nocturne doit être récité dans l'obscurité. Nous en suivons le texte, mon compagnon et moi, autant qu'il est possible à mon ignorance; mais que ces strophes latines ont de saveur à être entendues ainsi, proprement scandées, sans coups de voix et sans affectation, mais nettement, humblement... une prière collective instante et nuancée à la fois de détachement, de confiance et de crainte, de repentir et de consolation. Essence absolue de l'imploration humaine s'élevant, du fond de la nuit, en voix impersonnelles et disciplinées comme le doivent être les chœurs célestes et les célestes milices. « Ni harpe ni flûte », disait déjà saint Jean Chrysostome des moines d'Antioche récitant les mêmes prières avec les mêmes mots sacrés. Ni harpe ni flûte qui rende une mélodie semblable à celle qui s'élève dans la solitude et le silence, de la bouche de ces hommes sanctifiés. Quand ils chantent en accord avec les Anges eux-mêmes *Laudate Dominum de cœlis*, nous, gens de ce siècle, nous dormons, ou, dans un demi-réveil, nous pensons à nos chétifs desseins.

Chants liturgiques venus jusqu'à nous de la

primitive Eglise, et qui nous survivront dans tous les cloîtres et dans tous les temps à venir ! C'est l'effusion ardente de l'amour sacré dans sa plus haute expression, et de quelle intense poésie : « L'oiseau qui annonce le jour chante la lumière qui s'approche ; celui qui réveille nos âmes, Jésus-Christ, nous appelle à la vie. » Le jour en effet va se lever bientôt, sur ce grand pays donné par le Seigneur à notre race il n'y a pas longtemps. J'entrevois rapidement le spectacle de l'activité diverse qui va se dérouler pendant cette journée autour du grand lac et dans trente paroisses ; tant de cellules actives formant une ruche immense, tant de fatigue et d'efforts, tant de labeurs soucieux mais tant de protection aussi venue de la prière sacrée qui se récite ici avant même qu'à chaque autel le prêtre soit monté, priant lui-même, pour son peuple avec autant d'ardeur et d'efficacité.

Le premier rayon du jour blanchit légèrement les fenêtres de la chapelle, quand un religieux placé au centre, devant le livre aux lettres gothiques que soutient un ambon, commence d'une voix empreinte de respect le récit en latin d'une vie qui honore l'ordre de Cîteaux.

A travers mon ignorance, je suis péniblement de l'oreille et de l'œil l'histoire d'un moine devenu Pape au douzième siècle sous le nom d'Eugène III, et dont la carrière fut féconde en grands événements, y compris la seconde croisade, dont il confia la direction à saint Bernard, autre gloire cistercienne. Et je commence à comprendre qu'un esprit de famille doux et fort règne en cette maison de paix, dominé et consacré par l'éternelle Présence devant laquelle tous ces hommes consacrés marchent dans la vie brève,

*« Dans la paix du matin et la splendeur du soir,
Portant leur âme haute ainsi qu'un ostensor ».*



X

PEUPLE CHRÉTIEN

Il n'est si bonne nuit qui ne prenne fin, et le déjeuner réunit de nouveau les quatre voyageurs à la table des Pères. Le bon accueil de ceux-ci continuait à se manifester par la frugale abondance des mets, et par la présence du Père Supérieur, plein de sollicitude à l'endroit de ceux qui avaient veillé et prié... et des autres, qui n'en mangeaient pas moins. Il est vrai qu'ils s'étaient levés plus tôt et parlaient avec éloge de l'air pur du matin, qu'ils avaient déjà respiré. C'était porter l'esprit vers de belles promenades sur les terres en culture, où depuis longtemps les travailleurs nous avaient précédés. Dès notre lever, nous avons pu observer par la fenêtre le mouvement et l'activité des

moines dans les champs environnants. Ce labeur ordonné et persistant nous expliquait déjà l'ampleur des résultats matériels obtenus ici, où le sable régnait autrefois en partie et ne rapportait rien qu'une réputation désavantageuse à cette partie de la région. On avait trouvé maladroit de la part des Pères de s'établir en ces sablières, vers 1890, lorsqu'ils y élevèrent leur première maison de bois. Ils durent recourir assez longtemps à la charité, mais bientôt leur action concertée sous la sage direction de Dom Pacôme, promu depuis à celle de l'Abbaye d'Oka, commença de vaincre les résistances de la nature; le logement s'agrandit, la forêt s'éloigna, et la table des moines se vit ravitaillée avec plus de régularité. Nous le comprenons en parcourant avec deux ou trois d'entre eux, qui ont reçu pour cela licence de répondre à nos questions et de causer couramment, les champs les plus voisins du Prieuré, et les dépendances où s'abrite un cheptel de belle qualité. Je cause en marchant avec le père cellérier, ou gérant, dont les traits et la physionomie rappellent fortement — et pour cause — le journaliste canadien que je crois le premier de tous à notre époque, et qui

est son frère. Mon compagnon trifluvien trotte de l'autre côté, de par le droit que lui confère la communauté du pays d'origine, et tous deux nous écoutons le père nous mettre au courant en phrases précises des travaux agricoles en cours sous nos yeux. Quand il arriva ici au sortir de ses études classiques, le Père fut mis un matin à faire la peinture des brouettes... En tout cas, il fut conduit à l'atelier de menuiserie où un confrère muet lui mit un pinceau dans la main, en face d'une roue en bois blanc qu'il fallait badigeonner. Joli travail pour un bachelier! Il paraît qu'on s'y fait, puisqu'il est aujourd'hui responsable de tout ce qui est d'ordre matériel dans le monastère. Encore un dont le sens pratique ne demandait qu'à se manifester lorsque besoin en serait.

Nos petits novices sont à l'œuvre, arrachant des mauvaises herbes dans les rangs de légumes et les apportant en tas, par mouvements ordonnés et libres, et sans prononcer un mot. Ce silence monastique à leur âge nous inquiète un peu mais on nous rassure vite, et du reste ces enfants ont l'air parfaitement à l'aise et heureux de leur sort. De fréquentes périodes de

conversation leur donnent tout repos, si toutefois le silence les fatigue, et plus joyeux gamins ne pourraient se trouver. Nous évaluons du regard les belles moissons qui s'annoncent et revenons vers les dépendances, où on nous fait voir un poulailler modèle, les écuries, étables, batteries et remises largement éclairées et aérées, bref une sorte de ferme expérimentale qui nous rappelle par bien des points celle de la capitale fédérale que nous connaissons bien. Mais quelle superbe leçon de choses pour les cultivateurs environnants, qu'une exploitation de cette qualité à portée de leur observation ! Les bons effets doivent s'en faire sentir tout autour et dans un rayon fort étendu.

Nous le constaterons bientôt, puisqu'il faut absolument remercier nos hôtes aimables et généreux et continuer notre course aventureuse autour du grand lac... toujours invisible. C'est vers dix heures du matin qu'ayant pris congé du bon père Supérieur et de ses compagnons, nous « tournons bride » vers Saint-Méthode et Normandin, nos objectifs immédiats.

Nous venons d'accomplir à peu près la moitié du tour du Lac, c'est-à-dire qu'une distance égale nous

reste à parcourir avant de retrouver la bifurcation de Saint-Bruno, passée hier matin. Pour le moment nous quittons la région forestière que nous traversons depuis Péribonka, et nous entrons, j'allais dire « toutes voiles dehors », dans la grande plaine d'alluvion qui loge à l'aise une demi-douzaine de belles paroisses essentiellement agricoles : Albanel, Normandin, Notre-Dame de la Doré, Saint-Méthode, d'autres encore dont nous sépare la rivière Mistassini qui court à notre droite, et n'a pas moins de trois milles de largeur à son arrivée dans le lac. Mais nous faisons dans ce pays illimité une entrée impressionnante; c'est prendre le trajet par son côté le plus avantageux.

Aller de Roberval et Saint-Félicien vers Mistassini, c'est aller progressivement et par nuances de peuplement, mais déboucher de Mistassini en automobile pour courir vivement dans les clairs espaces du grand plateau du « haut du lac », c'est une vraie surprise et une étreignante révélation. C'est que l'agriculture règne ici triomphalement et que l'œil ne voit partout que fermes et moissons, sans rien qui l'arrête jusqu'à la ligne d'horizon. De quoi nourrir abondamment un

peuple patriarcal de dix ou quinze mille âmes avec des troupeaux illimités. On atteint d'abord Saint-Méthode, qui me semblait si loin jadis, si loin que je n'y étais jamais venu et que les colons qui en « descendaient », pour leurs achats ou leurs affaires de banque, me semblaient doués d'une incroyable énergie. On traverse aujourd'hui sans s'arrêter leur coquet village et les champs plats qui l'entourent, et l'on met le cap sur Normandin, dont la grande église neuve élève là-bas ses deux flèches élancées, tout au milieu d'un véritable océan de champs, de routes et de maisons dispersées comme d'un geste large et confiant. On ne saurait imaginer plus beau pays pour l'agriculture, d'ensemble, de coup d'œil étendu, offrant une plus complète récapitulation de ce que peut être un pays voué aux belles récoltes et aux riches paroisses. La route court par angles droits entre des champs de grande dimension rappelant quelque peu les prairies de l'ouest canadien par le nombre limité des fermes, chaque maison paraissant commander à d'étonnantes étendues de terrain en culture. Mais ce qui frappe surtout, c'est la sensation d'espace, le dessin ferme, le jet allongé et

lointain des terres, qui appelaient depuis la Création le laboureur comme d'un appel cosmique, et qui l'ont vu venir enfin, il y a un demi-siècle, âpre et digne, robuste et joyeux devant tant de belle terre et de si heureuses promesses pour la génération poussant autour de sa table rustique. Mais n'allons pas oublier le point de mire central du paysage pastoral qu'offre l'entrée en Normandin, dès quinze ou vingt milles avant qu'on n'en approche vraiment.

Ce point de mire, encore une fois, n'est autre que l'église admirablement conçue et située de Saint-Cyrille de Normandin, placée au centre même, semble-t-il, d'une plaine qui doit avoir soixante milles de pourtour. Bâtie à même le granit rougeâtre, qui a servi à deux autres églises que nous verrons plus loin ainsi qu'au massif et imposant Palais de justice de Roberval, l'église de Normandin offre au regard une masse scintillante au soleil, que surmontent deux flèches élégantes et hautes, auxquelles nos yeux exigeants d'Européens entraînés, tous quatre que nous sommes, n'ont vraiment rien trouvé à reprendre.

— Il n'y a qu'une comparaison possible, s'est écrié

le Trifluvien, dont les souvenirs sont tout frais; c'est la Beauce française et la cathédrale de Chartres, proportions gardées bien entendu. Mais ce pays vaste, et qui serait, qui devait être un peu monotone autrefois, il se voit maintenant complété, expliqué, soulevé, il vit et il parle, il exprime son âme, il regarde vers les clochers et ceux-ci lui répondent de leur geste superbe, qui n'a rien de retenu, de « ménagé », de mesquin. Encore une fois, c'est Notre-Dame de Chartres bénissant la Beauce dans les vers paysans, c'est-à-dire puissants et nobles, de Charles Péguy. Et notre ami, qui a des lettres, demanda un arrêt de la voiture et nous descendîmes contempler à loisir, tandis qu'il nous récitait d'une voix contenue, mais vibrante, les beaux vers de Péguy à la cathédrale française aux deux tours élancées surmontant la plaine de Beauce :

*Etoile de la mer, voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mourante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chappe.*

*Etoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.*

*Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des tours, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.*

*Tour de David, voici votre tour beauceronne,
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.*

*C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,
Qui ne fanera point au soleil de septembre,
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.*

*C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.*

Les beaux vers, fimes-nous, et les justes pensées!

L'Indigène exhiba une brochure et dit à ses compagnons :

Pendant que vous pétunez à *full Peg Top*, comme dirait le figaro de Chicoutimi, et que vous vous prélassiez dans un hôtel moderne, à deux pas d'une église monumentale dominant une petite ville tout à fait dernier cri, dont les citoyens circulent comme nous en rapides limousines, laissez-moi vous lire une page d'un livre que j'ai trouvé, et qui raconte comment l'on venait au Lac Saint-Jean, aux premiers temps de sa colonisation, il y a cinquante ans environ : c'est l'abbé Provancher qui parle, dans la belle biographie que vient de lui consacrer M. l'abbé V.-A. Huard.

« Le steamer vous dépose à Saint-Alphonse, dans la Grande-Baie, vous prenez là la voiture pour vous rendre au Portage-des-Roches, au pied du Lac Kinogami, distant de cinq lieues et demie. Mais ici il faut échanger la charrette pour la « barge » ou le canot d'écorce. Et, pour peu que le vent souffle tant soit peu du nord-ouest, il vous faudra attendre la nuit pour avoir le calme. Car quelque robustes et exercés que soient les canotiers, ils

sont impuissants à lutter durant six lieues, longueur du Lac Kinogami, contre un vent debout : heureux alors si un orage ou le froid de la nuit ne vous force pas à relâcher à la pointe de Cascouïa pour aller demander l'hospitalité au père Cyriac, dans sa cabane d'écorce. Il y a sans doute du piquant et du pittoresque, pour un touriste, à aller chercher le couvert sous le wigwam indien; et la voix nasillarde des vierges des bois, répétant leur cantique sous le toit d'écorce, à la lueur d'une flamme pétillante, flattera plus agréablement son oreille que les plus savantes symphonies de nos célébrités musicales... Mais disons adieu au père Cyriac, à sa vieille Montagnaise et à ses quatre grandes filles, et continuons notre navigation...

— Pardon, interrompit le Batelier, vous dites quatre grandes filles? Comment se fait-il qu'un si beau troupeau ait échappé à notre attention? Est-ce que Cascouïa se trouve sur le reste de notre itinéraire, et combien de temps pensez-vous qu'il faudrait pour s'y rendre?

— Je suis au regret, fit le chauffeur, mais la

prudence professionnelle, que vous voulez bien me reconnaître, m'empêche absolument de vous y conduire.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— C'est parce que « casse-cou y a », fit le chauffeur en ranimant son *Peg Top*.

Et la séance fut levée pour mettre le cap sur Roberval, en passant par la Pointe-Bleue, après avoir parcouru la paroisse de Saint-Prime sur une longueur d'environ neuf à dix milles, par son troisième rang, d'abord, qui s'arc-boute au Rang Double de Saint-Félicien, puis en angle droit vers le rang de l'église, qui a lui-même deux bonnes lieues de longueur. Et c'est un défilé en vitesse entre deux séries de belles fermes jusqu'à l'église, haut perchée au bout du rang, en beau granit rougeâtre scintillant, puis vers le « Cran des Sauvages » comme il s'appelait jadis, d'où la vue est si étendue que nous pourrions, nous y arrêtant, refaire du regard tout le trajet accompli depuis Normandin. Mais voici bien le moment de faire une autre lecture et de méditer sur les changements accomplis ici par le courage de nos prédécesseurs. Et l'Indigène de produire une autre brochure intitulée « Lettre sur le Saguenay » par

M. Boucher de la Bruère, surintendant de l'Instruction publique, voyageant par ici en 1880 :

« Notre intention était de coucher à Saint-Félicien, sur les bords de la rivière Ashuapmouchouan, et nous ne fîmes que passer à la Pointe-Bleue.

« Près de la Pointe est située la Réserve des Sauvages, sur les rives du lac. A peu près aux deux tiers de cette réserve se trouve une colline connue sous le nom de « Cran des Sauvages ». De cette hauteur, la vue découvre une plaine immense, parfaitement unie, et mes compagnons et moi nous débarquâmes de voiture pour contempler ce riche domaine. A nos pieds s'étendait la belle et fertile paroisse de Saint-Prime, et c'est alors surtout qu'on s'extasia sur la grande vallée du Lac Saint-Jean et les ressources qu'elle peut offrir à l'agriculture.....

« Quand cette vallée sera défrichée, le Père Lacasse n'hésite pas à dire que, de ce promontoire, l'œil ne pourra contempler les clochers de quarante églises élevées de toutes les parties du Lac à la gloire de Dieu ».

— Il allait bien, le Père Lacasse, observa le

Trifluvien un peu railleur, mais dites-nous, vos voyageurs anciens se rendirent-ils à Saint-Félicien?

— Ecoutez plutôt et que la voix du passé vous aide à goûter pleinement les faveurs du présent :

« De Saint-Prime, nous nous rendîmes à Saint-Félicien, dans le canton Demeulles, sur les bords de l'Ashuapmouchouan qui, à cet endroit, a une largeur de douze arpents. Ce nom indien signifie « là où l'on guette l'original ». C'est une belle rivière qui a été explorée à plus de cent milles de son embouchure ».

— Ça lui apprendra, grogna le batelier, qui pensait au père Cyriac.

« A quatre heures du matin, continue notre auteur, M. Euloge Ménard, qui se multipliait pour nous rendre le voyage agréable, sonna le réveil, et, à cinq heures, nous traversions la rivière en bac pour nous diriger vers Normandin... où nous pénétrâmes par le chemin de colonisation... A dix heures du matin, les hourras des défricheurs accueillirent notre arrivée et nous primes

un succulent déjeuner sous la tente, car il n'y a pas de maisons en cet endroit ».

— Comment, pas de maisons, fit l'un des trois, mais nous y avons vu une église de trois cent mille piastres ce matin, vous avez bien assez déclamé dans cet océan de fermes, de blé et de pacages. Je vous entends encore :

*Tour de David, voici votre tour beauceronne,
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité...
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée...*

— Pointe-bleue! annonça tout à coup le chauffeur, comme nous débouchions de la forêt traversée depuis un bon quart d'heure, et pendant lequel nos voyageurs s'étaient reposés dans le silence et l'observation. On avait bien fait une escale de quelques minutes pour prendre contact avec une escouade d'ouvriers réparant la ligne téléphonique; et notre propre Chauffeur n'est-il pas à la fois gérant et propriétaire de ces fils et poteaux

sur une longueur totale de cinq cents milles? Il est vrai qu'à un arrêt récent où il avait appelé son bureau de Chicoutimi — 75 milles environ — la jeune préposée ne reconnaissant pas la voix du « patron suprême » lui avait fermement réclamé ses quinze sous de tarif. Et cela ne rappelait-il pas la légende du Petit Caporal arrêté par un conscrit fidèle et formaliste?

*Halte-là, qui vive? s'écrie le militaire,
Halte-là qui vive? vous ne passerez pas!*

Encore un chant français que les bonnes gens d'ici m'ont appris sans que je le leur demande. On ne saura jamais le nombre et la qualité des airs de vieille France qui résistent au temps au plus creux des campagnes. Mais qu'avait donc le Batelier à se dresser ainsi à l'avant comme un cerf altéré flairant quelque torrent?

— Je vois le lac, il y a un lac, criait-il avec ivresse. Et le fait est que tous quatre nous étions déjà empoignés et rendus muets par la grandeur du spectacle qui s'offrait à nos yeux.

Il n'y a pas d'endroit où le lac Saint-Jean offre un

plus beau coup d'œil que vu du village de la Pointe-Bleue, réservé aux sauvages Montagnais.

« A cette vue, écrivait l'abbé Provencher en 1880, une exclamation de surprise s'échappe de toutes les bouches : « Mais c'est une mer, une véritable mer ! » Quel coup d'œil enchanteur ! Qui croirait à un endroit nouveau ? Cet horizon lointain qui se confond avec le firmament, cette onde tranquille qui a l'air de se délecter en se laissant pénétrer par les rayons du soleil, ces cultures si considérables, ces constructions rurales dénotant l'aisance... tout nous reporte ici à nos anciennes paroisses des bords du Saint-Laurent ».

L'éloquent abbé se trouvait alors placé ailleurs que nous et prenait contact avec la vue du Lac, toujours émouvante, à une quinzaine de milles d'ici en ligne droite au-dessus des eaux, voyant de la Pointe-aux-Trembles à la Pointe-Bleue, tandis que nous sommes aujourd'hui à la Pointe-Bleue, regardant vers la Pointe-aux-Trembles, rendue célèbre aussi par Arthur Buies et son ami Horace Dumais, savant averti et fine

plume ainsi que bon arpenteur, à qui l'on doit le tracé du chemin de fer et de plusieurs routes locales. Mais essaierons-nous de rendre les sentiments de nos compagnons de route filant en roulotte aux bords mêmes de cette mer intérieure souriante et placide? Nous l'avons déjà dit, le caractère de cette nappe d'eau immense et de ses rives verdoyantes est essentiellement reposant et tranquille, sauf aux jours de nord-est, où les vagues se soulèvent et grondent avec une sauvage beauté. Nulle part elles ne sont plus fortes et plus belles qu'à la Pointe-Bleue, où elles se brisent contre les rochers parfois escarpés, à moins qu'elles n'ondulent dans les aulnes du rivage comme des tigres dans la jungle. Et le regard les suit à l'infini, se perdant à l'horizon lointain où elles se confondent avec les nuages légers ou pleurards; c'est l'âme du pays canadien dans la plus grande intensité d'aspect qu'on lui puisse connaître. Et quiconque a écouté ces voix profondes, ou rempli ses yeux de ce sourire grandiose du Créateur n'en pourra plus déprendre son âme agrandie et charmée.



Il faut avouer que la variété et la diversité des impressions ne manquaient pas à notre voyage. La tête encore pleine des visions forestières de Péribonka, monastiques de Mistassini, vastes et étendues de Normandin, énergiques et progressives de Saint-Félicien, fières et aisées de Saint-Prime, voici que nous débouchions soudain au bord de la mer et dans une grosse bourgade de sauvages Montagnais!

En effet, tout dans ce village étonnait nos regards et se révélait différent de ce qu'on voit d'ordinaire, en pays canadien. Maisons et tentes nombreuses dressées çà et là à l'ombre de bosquets de bouleaux ou d'épinettes, laissant voir des familles aux traits bronzés, diversement occupées : hommes nonchalamment étendus, femmes accroupies et montrant des visages aux traits camus, relevés de cheveux de jais roulés en boudin près des oreilles; enfants nombreux gambadant en grappes ou lançant des flèches d'un arc assuré sur quelque cible;

jeunes gens conférant par groupes, filles un peu épaisses parfois mais fort alertes et d'une gaieté toujours prête à éclater, même aux dépens de l'étranger, une fois qu'il a passé. N'oublions pas les jeunes mamans, dont plusieurs portent le dernier-né accroché sur leur dos — mode qui les apparente aux Esquimaudes de l'extrême-nord, qu'elles rejoignent sans doute à la saison d'hiver. Car toute cette population, de quatre ou cinq cents âmes environ, est nomade et ne revient à la Pointe-Bleue qu'au printemps, après avoir passé l'hiver à chasser le gibier sur d'immenses étendues de territoire allant jusqu'au lac Mistachini, à la région de Chibougamou et celle de la baie James. Que si le lecteur croit qu'il n'existe plus de Montagnais authentiques et pur-sang, il est dans le cas de deux de nos voyageurs, qui étaient sous la même impression... avant d'avoir vu. Les Montagnais du Lac Saint-Jean sont de purs Montagnais; ce ne sont pas des métis, et il n'en est que plus intéressant de les regarder vivre, vivre de leurs rentes en cette saison de repos et de bonne paresse. On nomme telle famille d'entre eux, revenue le printemps dernier avec des fourrures valant plus de cinq mille piastres, et ce chiffre

n'est ni très rare, ni le plus élevé qu'on mentionne.

— Mais alors, ils sont riches? nous demandera-t-on.

On est toujours riche... quand on croit l'être. La vérité, c'est que l'Indien reste le plus souvent un grand enfant, peu calculateur et indifférent aux problèmes de demain, pourvu qu'il ait bien mangé aujourd'hui. Il faut que les Pères — en l'espèce les Oblats de Marie-Immaculée, qui desservent le village et y ont élevé une belle maison de retraite pour leurs anciens — lui fassent une morale constante, soutenus du reste par l'Etat et son consciencieux représentant, M. Armand Tessier, ancien journaliste à Chicoutimi et à Roberval, et dévoué de vieille date à tous les intérêts du royaume du Saguenay. Deux membres de la police fédérale prêtent à l'agent susnommé l'appui de la force basée sur la bienveillance et la modération, de sorte que la situation, morale et matérielle de la colonie, est meilleure qu'autrefois et généralement satisfaisante.

— Ils ont bon goût pour se placer, en tout cas, fit l'un de nous, comme la *Buick* courait sur une route de tuf durci; quel magnifique coup d'œil!

— Ne trouvez-vous pas, mon cher Chauffeur,

demanda l'Indigène, que ce spectacle ressemble à celui que la Gaspésie nous offrait à tous deux il y a quelques années, alors que vous me conduisiez avec la même amabilité jusqu'au rocher immuable de Percé? Cette route jetée le long des eaux et s'élevant parfois, pour redescendre, c'est un peu Port-Daniel et Grande-Rivière qu'elle évoque à nos yeux...

— L'an prochain à Paspébiac! s'exclama le Trifluvien toujours enthousiaste.

— En attendant, voici Roberval, la ville sainte de notre ami, fit le Chauffeur; saluez aussi du même regard l'Ile-aux-Couleuvres, la Pointe-aux-Trembles et la chute Ouiatchouan tout au fond d'une baie à la ligne douce et régulière qui évoque souvent des comparaisons, peut-être un peu hardies, avec la baie de Naples. Qu'en dites-vous, Batelier devenu muet?

Il y avait vraiment de quoi rester silencieux et regarder, comme on dit, de tous ses yeux. L'arrivée à Roberval, par l'une ou l'autre extrémité, a quelque chose d'inattendu et de saisissant qui tient, croyons-nous, à deux causes principales : la beauté du site et la sensation de distance par rapport au reste de la

province. On se sent tellement éloigné du fleuve, de Québec et du centre géographique, que l'étonnement est grand de trouver ici autre chose que des terres en friche. Mais c'est toute une petite ville qui s'étend sous nos yeux, à un mille ou deux de distance, dans un cadre de verdure épais et soyeux; et les eaux argentées du grand lac la baignent étroitement, comme affectueusement. On aperçoit d'abord les édifices publics, qui étonnent par leur nombre et leur importance; banques, collège et le Palais de justice quadrangulaire et massif, dont le maire qui en conçut et dirigea la construction jusqu'à mi-hauteur environ, me disait plaisamment — et paternellement : « Voilà mon monument ! » et qui mourut deux semaines plus tard. Le grand couvent et l'Ecole normale des Dames Ursulines, dont l'œuvre est pour cette région un inestimable bienfait de la Providence; l'église, chère aux anciens bien que vieille et achevant sa carrière, entre le lac et le champ des morts; l'Hôtel-Dieu Saint-Michel, ainsi nommé en l'honneur de Monseigneur l'Evêque de Chicoutimi, à la sollicitude constante et généreuse pour ses ouailles du lac; hôtels, riches résidences, terrain d'exposition. Bref, que dirons-nous

encore? L'esprit a besoin de repos et de recul pour se rendre bien compte de sa surprise à rencontrer un tel développement à pareille distance de la vallée laurentienne. Nulle part ailleurs, peut-on dire, le succès n'a été si complet, si éclatant, de l'instinctif et magnifique effort d'accrochement au sol de la race canadienne cherchant sa survivance et sa destinée.

C'est ici le chef-lieu et nous allions dire la synthèse, la récapitulation de tout ce que nous avons vu en ces deux jours. Notre-Dame du Lac Saint-Jean, ou Roberval, résume par sa situation centrale et les services qu'elle rend, la vie active et diversifiée qui se manifeste tout autour du grand lac étendu à ses pieds. De Péribonka et de Taillon, perdus dans la ligne bleue de l'horizon opposé, des bateaux et des trains amènent ici les clients des services publics essentiels : enregistrement, affaires juridiques, banques, institutions d'enseignement, industries locales, etc., etc. La population stable est pour la plupart établie ici depuis deux ou trois générations et ne souhaite que d'y rester. Jusqu'aux Etats-Unis, sans oublier les centres industriels du Saint-Maurice, on trouve d'anciens résidents du Lac s'enquérant

anxieusement si les affaires reprennent et si l'on pourrait y revenir avec chances de succès et de stabilité. Cette masse d'eau démesurée et cette vie homogène, différente, concentrée, et tout imprégnée de sociabilité cordiale, exercent sur l'âme des humains qui l'habitent ou l'approchent une attraction, une fascination qui a quelque chose de magnétique et relève des forces irrésistibles de la nature.

Il n'y a plus qu'à espérer que les grandes choses qui s'accomplissent de l'autre côté du lac, dans le domaine industriel, n'aient sur ce côté-ci que des répercussions favorables, que la population agricole ne se transforme pas à son détriment, et qu'elle n'y soit pas poussée malencontreusement par une hausse exagérée du niveau des eaux du Lac, qui a déjà quelque chose d'inquiétant.



XI

ON BOUCLE!

Tout passe et prend fin, même le tour du Lac Saint-Jean et les soupers au Château-Roberval; les sept heures du soir virent nos quatre compagnons réintégrer la roulotte quasi magique et rouler comme devant sur les bords du grand lac. Entrés dans Roberval par le côté ouest, nous en sortions, un mille plus loin, par l'extrémité opposée, car cette petite ville se ressent encore de n'avoir été d'abord qu'un ruban de maisons suivant de près la rive. Elle s'est élargie d'importance depuis ce temps-là! Quittons-la cependant, non sans admirer en passant le site de la vieille église, sur un plateau qui regarde le lac et d'où le regard embrasse toute la baie

qui va jusqu'à Saint-Jérôme et comprend Chambord et la Pointe-aux-Trembles dont nous avons déjà parlé, de même que l'Ile-aux-Couleuvres, posée à trois milles en face de l'église. Cette partie de la route qui va de Roberval à Saint-Jérôme, soit vingt milles environ, est d'une particulière beauté ainsi que nous pouvions le constater à chaque instant. Cette grande ligne d'horizon tracée comme d'un coup de crayon sûr et large autour des flots ensoleillés, on éprouve une sorte d'enivrement à la suivre, les poumons rafraîchis par les brises lacustres. Les terres s'élèvent doucement vers les monts modérés dont la chaîne court se perdre vers le nord, et la rare pureté de l'air, plus grande encore en septembre cependant, fait valoir les moindres beautés du rivage, de l'Ile un peu lointaine, et des fermes de l'« Anse », ainsi qu'on appelle cette partie de la paroisse. Les voyageurs qui viennent de la direction de Chicoutimi sont d'accord à donner la palme de l'agrément à cette partie du trajet qui commence pour eux vers Saint-Jérôme, en direction du haut du Lac, que nous venons de traverser. C'est le repos des yeux et le dilatement de la poitrine et de l'âme. A l'heure où nous courons

autour du grand demi-cercle humide, les jeux de la lumière y sont variés et indescriptibles; parfois c'est un miroir immuable et placide, et parfois une brise venue du large irise les eaux en leur faisant refléter les nuances délicates sorties du mélange des rayons du soleil couchant avec les nuages légers, qui flottent dans l'atmosphère supérieure, avec une lenteur pleine de grâce et de nonchalance. J'ai souvenir d'un effort de description de cette heure au Lac Saint-Jean qui fut tenté il y a environ vingt ans, par le romancier Léon de Tinseau, dans une publication parisienne appelée « La Revue Idéaliste », où le sympathique voyageur disait renoncer à rendre les nuances et les jeux de lumière qui se donnent cours sur les eaux du lac, parfois à de grandes distances et parfois à vos pieds même. Une bienveillante hospitalité me permet de dire qu'il en est de même au presbytère de Roberval, quelque peu menacé aujourd'hui, où l'on peut jouir chaque soir d'été d'un spectacle grandiose et varié qui garde tout son attrait, toute sa force saisissante, même au retour d'un beau voyage outre-Atlantique. Soit dit en passant, toute beauté dépend un peu de celui qui la contemple, et qui

dira que le charme certain de la Côte d'Azur, par exemple, opère de la même façon sur l'âme d'un Parisien échappé au ruisseau argenté de la Seine, et celle d'un Québécois dont le voyage a commencé par une suite fournie de paysages pleins de grandeur? Tout est relatif... mais que l'Ile-aux-Couleuvres est verdoyante et gracieusement posée dans son humide écrin, à trois milles du bord!

On n'y trouve plus guère des reptiles qui lui donnent son nom un peu inquiétant, mais l'abbé Provancher, qui la visita en 1878, y découvrit bien autre chose : « Quelques jeunes gens, dit-il, étant venus nous proposer dans l'après-midi, une promenade en canot à l'Ile-aux-Couleuvres, nous nous empressâmes d'accepter la proposition, tant pour jouir plus à l'aise de la vue du lac que dans l'espoir de faire sur l'île de nouvelles captures (entomologiques). Après vingt-cinq minutes seulement de navigation en canot d'écorce, nous avons franchi les trois milles qui séparent cette île de la terre ferme. Nous avons à peine mis le pied sur la grève que nous pouvions prendre par douzaines des fossiles de plusieurs espèces, particulièrement de corallifères, parmi

les cailloux roulés amoncelés par les flots... Nous avons formé le plan de prendre une liste exacte de toutes les plantes que porte cette île, mais nous avons compté sans ses habitants. Ses habitants... des insectes, des cousins aux propensions les plus sanguinaires que nous ayons encore jamais rencontrés. Ils étaient tellement nombreux et acharnés à nous poursuivre... qu'en nous touchant ils nous avaient déjà piqués. C'était à tel point que nos compagnons, qui s'étaient déjà engagés dans le bord des branches pour y cueillir des cerises, furent forcés de lâcher prise aussitôt et de venir s'exposer au grand air de la grève pour se défendre avec plus d'avantage. Aussi à peine avions-nous une dizaine de noms d'insectes sur notre calepin que nous nous vîmes obligés de cesser notre travail... et une demi-heure après, nous touchions l'endroit de notre départ ».

— Et après cela, fit le Batelier, il viendra encore nous vanter les vertus et l'hospitalité de la population du Lac Saint-Jean!

— Plaiguez-vous, fit l'Indigène, ingrat citadin qui n'avez pas encore fini de digérer les fèves au lard qui sortaient ruisselantes du four, au troisième rang de

Saint-Prime, et qui vous ont guéri à jamais de votre scepticisme... gastronomique, dirai-je! Mais saluez Val-Jalbert et son usine à pâte de bois, mue par la plus belle chute de la province, avec ses trois sauts gracieux et écumants. Usine bâtie par feu Damase Jalbert et acquise plus tard par M. Dubuc, le financier-industriel éminent qui nous a si aimablement reçus à Chicoutimi, et dont le fils... mais paix à sa modestie et ne troublons pas le soin qu'il prend de nos existences. Et que vous semble du lac, aperçu de cette hauteur, avec la Ouiatchouan qui se jette en son sein sans le troubler beaucoup?

Mais à quoi bon tenter de rendre ce qui échappe aux paroles humaines? Traversons donc Chambord, belle paroisse et coquet village, sans seulement saluer tant d'amis, de souvenirs et de sujets d'admiration qu'y rencontre le voyageur attentif aux qualités maîtresses d'une population rurale, économe, frugale et solidement prospère. Glissons, c'est le terme qui convient, sur les huit ou dix milles qui séparent Chambord de Saint-Jérôme, toujours au long du Lac et toujours par une magie de nuances qui séparent chaque moment comme autant de dates différentes entre elles, et pensons à ce

qu'était ce pays jadis, avant la voie ferrée et les pneus-ballon. « Lorsqu'en 1861, écrit encore M. Provancher, nous atteignîmes pour la première fois la rive du Lac Saint-Jean à Koushpigan, c'est-à-dire à l'endroit de la décharge de la Belle-Rivière, dans le lac, Saint-Jérôme n'existait pas encore, et le trajet entre Koushpigan et les quelques maisons constituant le « poste » de Métabetchouan ne se faisait qu'en canot sur le lac ou à pied sur sa rive; et aujourd'hui tous les rangs de cette paroisse nous montrent déjà des habitants prospères et vivant dans l'aisance. »

— Aujourd'hui, ils me paraissent vivre plutôt les pieds dans l'eau, fit un autre, en montrant certaines terres envahies par le lac, et je crains des dommages durs à évaluer...

— Hourra pour Koushpigan, fit le Trifluvien avec diplomatie; mais arrivons-nous déjà au « Poste » et quelle est cette usine imposée au regard au milieu de ces fermes à ne plus les compter?

— Desbiensville, fit le Chauffeur avec quelque ironie, car la ville est menue si la rivière est large.

Nous traversons en ce moment un pont magnifique

et fort élevé, à l'endroit même où pendant plus d'un demi-siècle les voyageurs ont dû s'arrêter sur la rive, appeler le bac, et l'attendre, en un mot, c'était l'un des obstacles majeurs de la route du Lac à Chicoutimi, et qui disait « le Poste » disait aussi l'étape, souvent rude et longue. C'est également ici le lieu sacré par le souvenir des premiers missionnaires, établis tout auprès de l'embouchure de la Métabetchouan, que nous venons de traverser si orgueilleusement. On y conserve pieusement ces traces, qui étaient déjà vieilles, lorsque le Père Laure en faisait mention à son supérieur, dans une lettre datée de « Chek8timi, le 13^e de mars 1730 ». Parlant d'abord du « Saguené », « ce fleuve, dit-il, prenant sa source au lac Piék8agami, que le Père de Crespieuil, dont les sueurs apostoliques ont arrosé durant 30 ans les bois d'alentour, nomma Lac Saint-Jean... Il n'est pas profond, et dans l'été ses eaux extrêmement basses découvrent une belle grève de sable fin... Une partie de l'ancien établissement des missionnaires y subsiste encore, où l'on voit qu'il y avait un grand jardin et une chapelle, où fut enterré notre frère Malherbe, sur la fosse duquel j'ai fait planter une croix ».

— C'est bien beau de sa part, dit quelqu'un, et vous dites que c'était en 1730? Voilà qui ne nous rajeunit guère... Mais il me semble en avoir déjà entendu parler, en effet : « Enfin, Malherbe vint... ».

— Voire, mais écoutez la suite de la lettre du Père Laure : « Cette rivière industrielle se précipite dans le Lac Saint-Jean comme plusieurs autres, qui viennent de la hauteur des terres et que fournit le Lac Ka8itchi8it.

— Ka-8-quoi? Ah! Epargnez-nous! Chauffeur, passez-moi la barre de fer!

— Koushpigan! annonça le Chauffeur avec un grand flegme. Ayant quitté le village industriel qui s'est élevé autour de l'usine à pâte chimique du *Montreal Star* et qui perpétue le nom d'un estimable industriel défunt, Louis Desbiens, nous avons atteint les lumières électriques et les belles maisons de la petite ville de Saint-Jérôme, qui fut toujours coquette et active. Quittant ici la rive du Lac, nous courions maintenant à travers la campagne, vers Hébertville et Chicoutimi, ce qui mettait fin à notre grande excursion. En gare d'Hébertville, deux des voyageurs prirent congé pour monter dans le train et nous jetterons un voile discret

sur les effusions mélancoliques de cette séparation. Aussi bien avons-nous abusé de la patience de nos lecteurs, et prendrons-nous aussi congé d'eux, sans toutefois oser promettre trop formellement de faire mieux ou d'être plus court une autre fois...



TABLE DES MATIÈRES

I. — EN ROUTE!	9
II. — CHICOUTIMI	17
III. — PORT-ALFRED	25
IV. — INDUSTRIE	41
V. — VERS LE LAC	59
VI. — SITES ENCHANTEURS.	67
VII. — PÉRIBONKA	77
VIII. — LA TRAPPE	87
IX. — NOTES CISTERCIENNES	97
X. — PEUPLE CHRÉTIEN	115
XI. — ON BOUCLE!	143

Imprimé en Belgique. — Printed in Belgium.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

No 4072

2

BNQ



C000262337